PAUVRE AVEUGLE,

DRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. P. DE GUERVILLE.

Représenté pour la première fois sur le théâtre Beaumarchais, le 14 juillet 1846.





PARIS.
MARCHANT, ÉDITEUR DU MAGASIN THEATRAL,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12.

1846

DISTRIBUTION.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
MORIN, négociant retiré (cinquante ans)	MM. VIDEIX.
DUVERNAY, médecin, gendre de Morin	DEBREUIL.
RAIMBAULT, spéculatenr	LAPIERRE.
MAURICE, avocat, ami de Dnverney	ÉDOUARD.
GEORGES, ami de Raimbault	GASTON.
REMY, jardinier	DÉSIRÉ.
Mme MORIN (trente-six ans)	Mmes JUANNA.
CÉLINE, fille de Morin, femme de Duvernay (vingt-deux ans)	LAURE.
ANNA, pupille de Maurice, jeune fille orpheline et aveugle (dix-sept ans)	HEFFER.
MARIE, femme de chambre de Céline	DERAC.
UN COMMISSAIRE DE POLICE	DESPLACE.

Au premier et au deuxième acte, la scène se passe à la campagne, chez Morin; au troisième, chez Raimbault, à Paris.



ERRATA.

Page 21, scène VII. — RAIMBAULT. Vous savez alors la personne que je cherchais?
Lisez : Vous savez alors quelle est la personne que je cherchais.

Imprimerie DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

PAUVRE AVEUGLE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Un salon d'été donnant dans un jardin.

SCÈNE I.

MARIE, puis RAIMBAULT et GEORGES.

MARIE, *finissant de dresser le couvert*. Voilà!... encore ces tasses, et les préparatifs du déjeuner seront terminées.

(Apercevant Raimbault.)

SCÈNE II.

MARIE, RAIMBAULT, GEORGES. (Georges en livrée reste sur la porte.)

MARIE. Quoi! monsieur, déjà à Montmorency?

RAIMBAULT. Comment déjà... mais c'est un mot de reproche que tu m'adresses là... quand on est dans les affaires, il faut de l'activité, ma chère..

MARIE Est-ce que Mme Duvernay vuudrait aussi spéculer?

RAIMBAULT, *riant*. Oh!

MARIE. Dame... pourquoi pas?... puisque c'est la mode aujourd'hui. . (*Elle soupire*).

RAIMBAULT, *riant*. Comment! toi aussi...

MARIE. Oh, mon Dieu! oui, monsieur Raimbault... je fais aussi quelquefois mes petits châteaux en Espagne,.. mais la faute en est à vons, qui voulez enrichir tout le monde dans cette maison, M. et Mme Morin, mes maîtres, M. le doctour Duvernay, leur gendre... tout le monde enfin, excepté cependant Mlle Anna, cette pauvre petite aveugle, confiée au soin du docteur...

RAIMBAULT. Et toi!... Mais tu as donc bien de l'argent à ta disposition?

MARIE. Deux mille francs!

RAIMBAULT. Deux mille francs! .. je ne t'oublierai pas dans ma première spéculation.

MARIE, *sautant de joie*. Oh! merci, monsieur.

RAIMBAULT, *qui remarque seulement que Georges est là*. Que fais-tu là... planté à cette porte?

GEORGES, *après un mouvement qu'il reprime*. J'attends les ordres de monsieur.

RAIMBAULT. Je passerai la journée ici... Va... (*Il se retourne vers Marie, Georges ne bouge pas. A Marie.*) Mais tu as une réponse à me faire. Mme Duvernay...

MARIE. Depuis plus de deux heures est en route pour la ferme.

RAIMBAULT. A la ferme? (*A part.*) Si j'avais pu prévoir. (*Haut.*) Mais son père, ce cher ami, M. Morin, ne l'a pas accompagnée sans doute?... vois si je puis lui parler.

MARIE. J'y vais, monsieur...

RAIMBAULT. Si cependant il n'était pas levé, il ne faudrait pas troubler son sommeil .. Ce bon M. Morin... Sais-tu, Marie, que c'est un homme bien respectable et que j'aime de tout mon cœur.

MARIE. Oh! soyez sans inquiétude. (*A part.*) qu'il est bon! (*Haut.*) Bien sûr vous penserez à moi, monsieur Raimbault?

RAIMBAULT, *prenant un siége et sans voir Georges*. Je te le promets.

MARIE. Quel bonheur... (*A Georges.*) Venez-vous, monsieur Georges?

RAIMBAULT. Encore là?..

GEORGES. Veuillez m'excuser, mademoiselle, mais je vois que mon maître a oublié que j'ai à lui rendre compte d'une commission dont il m'a chargé, et..

RAIMBAULT, *avec un signe d'impatience*. C'est vrai... mais...

MARIE. Eh bien! vous viendrez me retrouver? (*A Raimbault.*) Je vais prévenir M. Morin.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

GEORGES, RAIMBAULT.

GEORGES, *suit Marie des yeux*. Enfin... c'est bien heureux.

(Il vient se mettre à table et se dispose à manger.)

RAIMBAULT. Que fais-tu là?

GEORGES. Tu le vois bien, je me dispose à déjeuner... quoi de plus naturel.,. j'ai faim... de plus j'ai à te parler, et je trouve beaucoup plus commode et beaucoup plus agréable de le faire dans cette situation que dans la position quo tu m'as imposée pendant que tu jabotais avec cette petite. (*Pendant ce monologue il cher-*

che inutilement à déboucher une bouteille qu'il présente à Raimbault.) Vois donc, si tu seras plus adroit que moi.

RAIMBAULT, *à part.* Insolent... (*Haut*) Ne vois-tu pas que ce déjeuner est celui des maîtres de cette maison ?

GEORGES, *mangeant.* Ton observation est des plus judicieuses; mais, comme tu es l'ami de ces messieurs et de ces dames, tu dîras que pressé par une fringale... tu n'as pu attendre...

RAIMBAULT, *haussant les épaules.* Venons au but... Avant tout, je te demanderai pourquoi tu as attendu que nous fussions ici pour me parler, quand nous venons de faire ensemble et seuls le chemin de Paris à Montmorency...

GEORGES. Tu le sauras bientôt... Pour peu que tu veuilles bien prendre la peine d'approcher... je n'aime pas à parler haut.

RAIMBAULT, *venant s'asseoir près de Georges.* Hâte-toi donc...

GEORGES. Je serai bref... donne-moi d'abord un verre de vin (*Il tend son verre, Raimbault hésite; Georges tend toujours le bras, Raimbault se décide*). Tu ne bois pas!... à ton aise... (*Il boit.*) Ce vin est assez bon.

RAIMBAULT, *avec impatience.* Tu parleras enfin...

GEORGES. M'y voici. . Sois sans inquiétude, d'ici je vois au bout de la grande allée... on ne peut nous surprendre: je commence...

Il y a environ dix ans qu'en t'aidant...

RAIMBAULT. Georges!!...

GEORGES. Tu ne veux pas que je te rappelle le service que je t'ai rendu jadis... Soit... aussi bien tu sais cela comme moi... Quoi qu'il en soit, de cette époque date ta fortune et la mienne (quand tu m'auras rendu tes comptes)... mais tu nous dis riches, je te crois. Depuis cette époque nous ne nous sommes pas quittés, toi jouant le petit maître, puis le financier, le spéculateur, l'homme à bonnes fortunes... Moi, constamment sous la livrée, et ton très-humble serviteur. A toi les salons, les boudoirs... à moi l'antichambre et l'office... à toi les grandes dames, à moi les Marton, les Lisette.

RAIMBAULT. Eh bien! où veux-tu en venir?

GEORGES. A te dire que, moi aussi, je veux savoir comment aiment les grandes dames, qu'en un mot il est temps que les rôles changent.

RAIMBAULT. Misérable!!

GEORGES. Oh!... de l'emportement... tu sais que le docteur te défend de te mettre en colère...

RAIMBAULT. As-tu bien réfléchi à ce que tu viens de me dire?...

GEORGES. Très-longuement... et je tiens à ce qu'il en soit ainsi. Grâce à mes petits talents calligraphiques, nous avons acquis une fortune... *honorable*, dont seul tu jouis... car, sous prétexte de nous arrondir, tu me refuserais... le nécessaire. Il est temps, te dis-je, que cela finisse... Que diable, mon cher, à chacun son tour.

RAIMBAULT. Malheureux!!... mais c'est notre ruine que tu médites sans y songer... Comment veux-tu qu'aux yeux de tous... je devienne...

GEORGES, *riant.* Mon valet... Le fait est que la chose pourrait sembler singulière... et tu m'as cru assez sot... Allons donc, mon cher... mais après Paris,... Bordeaux... Lyon. . Londres; si tu le préfères... écoute-moi... nous sommes inséparables... un pacte nous lie, moi seul puis le rompre,... d'un mot, d'un geste... crac... plus de considération, d'honneurs... M. Raimbault redevient...

RAIMBAULT. Silence!!

GEORGES. A mon tour je veux être heureux.

RAIMBAULT. Eh bien, parle, que veux-tu?... de l'argent .. beaucoup d'argent; mais, pour Dieu! renonce à cette folie, qui détruirait à jamais notre avenir, notre fortune.

GEORGES, *riant.* Comme te voilà en émoi!... Mais ce serait donc avec bien de la peine que tu couvrirais tes épaules de ce bel habit galonné?... Ce serait cependant le cas de dire que l'habit ne fait pas le... Or çà, voici mes conditions:... tu vas me compter 10,000 francs que tu ne porteras pas au *débit de notre compte courant*, 10,000 francs dont je pourrai disposer à ma fantaisie, et à cette condition je t'accorde... six mois. D'ici là, tu auras le temps d'en finir avec ce respectable M. Morin, ton jobard d'ami, dont tu convoites la fortune.

RAIMBAULT. 10,000 francs? Tu es fou!... Songes donc à l'importance de cette somme.

GEORGES. J'ai besoin de cette somme... j'ai, à part l'association, une spéculation à faire...

RAIMBAULT, *à part.* Allons, il faut gagner du temps. (*Haut.*) Eh bien! va donc pour 10,000 francs; mais demain... dans quelques jours. . J'ai remis à mon agent de change toutes les valeurs dont je pouvais disposer. Tu dois comprendre...

GEORGES, *pendant qu'il parle, il rétablit le couvert.* Ton agent de change... Pourquoi toujours parler ainsi... Ne pourrais-tu dire notre agent de change... Il faut te défaire de ces locutions inusitées entre associés. Pour en finir, il me faut cette somme ce soir. (*Lui montrant la table.*) Regarde, il n'y paraît plus (*Il jette la bouteille vide par la fenêtre.*) Ce pâté est un peu moins garni et voilà tout.

RAIMBAULT. Je ne puis emprunter cette somme...

GEORGES. Les 10,000 francs avant le dîner... ou je t'apporte la livrée au dessert.

RAIMBAULT, *à part.* Oh! décidément il faut que je me débarrasse de cet homme.

GEORGES. Es-tu décidé?

RAIMBAULT. Eh bien!... tu auras cet argent...

GEORGES. C'est heureux... te voilà encore pour six mois le spéculateur à la mode..., l'heureux, le sémillant Raimbault..., et moi... son très-humble serviteur... On vient... à chacun ses prérogatives... Pense à l'heure du dîner.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

RAIMBAULT, seul.

RAIMBAULT, *s'asseyant.* Oui ... tu seras satisfait cette fois encore... mais je saurai, maître

fourbe, employer convenablement les six mois que je viens de vous acheter... Pourquoi me suis-je mis sous la dépendance de cet homme? quand, sans ses exigences qui m'inquiètent, tout marcherait si bien au gré de mes désirs... C'est une bizarre destinée que la mienne... Il y a deux ans, je me fais présenter au bonhomme Morin... j'avais alors le désir de plaire à sa fille, aujourd'hui Mme Duvernay... la dot était ronde, et devenir l'époux de Céline me semblait alors un coup de maître. Heureusement, ce garnement de Georges me fit voir que me marier était couper court à mes spéculations... en un mot me couler... Puis, appuyant ses raisonnements de considérations sur le chapitre des informations, etc., etc., il finit par me faire convenir que mieux valait s'approprier l'équivalent de la dot et laisser la femme. Je tournai alors mes vues vers la belle maman, cette fière et vive Amélie, que l'amour de son époux sexagénaire est bien loin de rendre heureuse... A force de soins, de tendres égards, elle finit par partager ma feinte passion, et je parvins à l'amener pas à pas à se compromettre assez pour qu'elle soit entièrement dans ma dépendance... Oh! dès lors je devins l'ami de la maison, le confident du vieux Morin, en un mot, l'homme indispensable... et j'ai su profiter de la position. — Mais voyez la bizarrerie du cœur humain. Cette petite fille, cette Céline que jadis je voyais d'un œil indifférent... eh! bien... je l'aime maintenant... oui, je l'aime... et la posséder serait pour moi le suprême bonheur... Oh! j'y parviendrai... Cependant d'autres projets fermentent dans mon cerveau.. Cette orpheline sans famille, que le riche M. Maurice adopta, et dont il veut faire son héritière... devenir son époux serait couronner dignement l'œuvre de ma fortune. M. Maurice est jeune encore, il est vrai; mais qu'importe... Allons, la partie est bravement engagée... j'espère bien la gagner sur tous les points... La voici, si j'osais...

SCÈNE V.

ANNA, RAIMBAULT.

(Anna entre en tâtonnant par la porte de droite.)

ANNA, *appelant.* Marie!... Marie!... êtes-vous là? Vous ne répondez pas... Allons, je me serai trompée...

RAIMBAULT, *bas.* Pauvre enfant...

ANNA. Ah! vous êtes là... Eh bien! méchante, pourquoi donc ne pas me répondre?... C'est mal... Je ne vous reconnais pas là... (*Dans ce moment ses mains rencontrent celles de Raimbault.*) Ah! vous me payerez ces malices... (*Rejetant la main, et avec terreur.*) Ce n'est pas Marie...

RAIMBAULT. Non, ce n'est pas Marie, mais un ami tout aussi dévoué.

ANNA. Monsieur Raimbault!... Pardonnez-moi, monsieur, mais je dois ..

(Elle veut rentrer.)

RAIMBAULT. Pourquoi ces craintes, ne suis-je pas l'ami intime des personnes qui habitent cette maison?

ANNA, *hésitant.* Oui... vous avez raison, monsieur... mais... (*A part.*) Je ne sais pourquoi... malgré moi... cette voix...

RAIMBAULT. Pourquoi ne pas croire à une amitié sincère de ma part, moi que votre position a si vivement impressionné, et qui serais si heureux de pouvoir vous être utile.

ANNA, *à part.* Allons, je suis une folle. (*Haut.*) Oui, je vous crois, monsieur; car tout le monde vous aime ici, on vous dit bon, serviable; mais ces services que vous m'offrez, à moi, pauvre fille orpheline et aveugle... en quoi peuvent-ils consister, si ce n'est à m'indiquer un siége ou à me remettre quelquefois sur mon chemin?...

RAIMBAULT. Que dites-vous? n'en est-il de plus importants?

ANNA. Ceux-là, monsieur, je les attends de mon bon ami, de mon père, car il en est un pour moi, de M. Maurice enfin.

RAIMBAULT. Il vous aime tendrement, et vous lui devez une reconnaissance sans bornes... mais... il est de ces affections qui effacent toutes les autres, et c'est alors qu'il est doux...

ANNA. Je ne vous comprends plus, monsieur...

RAIMBAULT. Moi... je crains de m'expliquer plus clairement... et cependant... si vous permettiez...

ANNA. Vous voyez bien que je vous écoute.

RAIMBAULT. Eh bien!... l'idée de faire choix d'un époux...

ANNA. Monsieur!! (*Elle se remet, et soupire.*) Un époux... (*Riant.*) Allons, je vois que vous voulez vous amuser... ce n'est pas charitable à vous... Oh! pas d'excuses... Savez-vous, que vous êtes bien heureux d'être l'ami des personnes qui habitent cette maison... Oui, monsieur, car une telle question faite par tout autre m'eût semblée une moquerie, et m'eût sérieusement fâchée... J'aime mieux en rire.

RAIMBAULT, *à part.* Elle est charmante. (*Haut.*) Mais pourquoi rire d'une chose qui, au risque de vous fâcher, est dite sérieusement... Veuillez m'entendre.

ANNA. Décidément vous voulez me mettre en colère...

RAIMBAULT Daignez m'entendre, vous dis-je, je vous en prie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *accourant.* Monsieur!... M. Morin est encore au lit, et je n'ai pu... Ah! mademoiselle Anna...

(Elle va vers la jeune fille.)

RAIMBAULT, *à part.* Au diable l'importune.

ANNA. Enfin, c'est vous... méchante, qui me faites ainsi attendre... Vous avez donc oublié ma promenade du matin?

MARIE. Oh! pardon, mille fois pardon, ma belle demoiselle... mais c'est que... maintenant je suis à vos ordres.

RAIMBAULT. Si j'étais assez heureux pour que vous toulussiez me permettre...

ANNA, *à Marie*. Je vous pardonne et vous remercie, il est trop tard pour aujourd'hui... je préfère rentrer... accompagnez-moi, ma bonne Marie, allons... je ne vous gronderai pas. Vous ne m'en voulez pas, monsieur Raimbault?

RAIMBAULT. Pouvez-vous la penser?.. Ne me permettrez-vous pas d'espérer qu'un jour?..

ANNA, *avec noblesse*. Mon bon ami revient aujourd'hui... je vais me préparer à le recevoir. Allons, Marie... venez, conduisez-moi.

(Elle sort appuyée sur le bras de Marie.)

SCÈNE VII.

RAIMBAULT, MARIE.

MARIE. Oui, mademoiselle, je vous préviendrai aussitôt que M. Maurice arrivera. Là... c'est cela... prenez bien garde à vous. (*A Raimbault.*) Quoiqu'a mon maître ne soit pas levé... il est prêt à vous recevoir.

RAIMBAULT. Ce cher ami... dis-moi, Marie, il n'est pas indisposé?

MARIE. Bien du contraire, il se porte à merveille, et va se rendre ici pour déjeuner. Tiens! qui donc a dérangé mon couvert?.. On dirait...

RAIMBAULT. Moi... un besoin... subit...

MARIE, *rangeant*. Mais vous avez très-bien fait...

RAIMBAULT. Je vais voir mon vieil ami. (*A part.*) Du côté de la ferme. (*A Marie, en lui frappant sur les joues.*) Au revoir, petite, je penserai à tes deux mille francs.

(Dans ce moment Remy paraît dans le fond.)

MARIE. C'est bien aimable à vous, monsieur.

(Raimbault sort en lui faisant des signes de la main.)

SCÈNE VIII.

MARIE, REMY.

REMY. Là!... je vous y prends, mamz'elle, en conversation dret le matin avec cet enjôleur.

MARIE, *riant*. Ah! c'est vous, monsieur Remy?

REMY. Mais oui que c'est moi... moi, qui arrive là tout à propos pour vous voir cajoler, chatouiller par ce beau monsieur... Comme c'est agréable pour un futur mari.

MARIE. Il m'apprenait comment on fait fortune...

REMY. Ah!... ah! bien, c'est différent... Prenez garde que cette fortune-là ne vous coûte cher... J'y ai pas de confiance, moi, dans l'ami de la maison... je ne suis pas comme notre maître, M. Morin, qu'est bien, à mon idée, le plus grand jobard... Dieu! quel jobard...

MARIE. Remy!!

REMY. C'est dit, c'est dit, on sait ce qu'on sait .. patience, votre beau monsieur, lui et son garnement de domestique, qui me fait aussi un drôle d'effet, avec ça qu'il est toujours derrière vos talons... patience, je vous dis, patience... je leur en ménage une...

MARIE. Allons, vous êtes fou...

REMY. Possible, on verra, vous dis-je, on verra... Mais vous me faites oublier pourquoi que je vous cherchais; ah! c'était pour vous prévenir .. non, c'est-à-dire pour vous dire que ja suis chargé de vous charger de dire à mademoiselle Anna que M. Maurice est arrivé. J'y suis.

MARIE. Monsieur Maurice! arrivé! et vous ne le dites pas de suite... maudit jaloux... Que mademoiselle va être contente... je vais lui annoncer cette bonne nouvelle... Au revoir, jaloux... fi... fi...

(Elle entre chez Anna.)

REMY. Ta, ta, ta... jaloux... on verra si on a raison de l'être jaloux... Oh! dans ce cas .. malheur à vous, monsieur l'homme d'affaires, qui voulez faire la fortune des jeunes filles.

SCÈNE IX.

MAURICE, DUVERNAY.

DUVERNAY, Eh bien, à qui en as-tu?... mes ordres sont-ils exécutés? (*Signe affirmatif de Remy.*) C'est bien, laisse-nous. (*Remy sort. Duvernay continue.*) Ce que vous venez de m'apprendre, mon cher Maurice, me surprend à un tel point, qu'il m'est impossible d'y croire... et je vous avouerai...

MAURICE. Silence, mon ami, songez que je n'ai encore que des soupçons, et qu'il serait imprudent d'agir sans certitude...

DUVERNAY. Oui, des soupçons qui bientôt s'effaceront de votre esprit, je l'espère.

MAURICE. Je l'espère comme vous, et cependant, s'ils se changeaient en certitude..... je connaîtrais enfin le spoliateur de mon enfant... Mais parlez-moi d'elle, mon ami, combien il me tarde de l'embrasser!

DUVERNAY. Dans quelques jours nous pourrons, j'espère, tenter l'opération, et tout me fait penser que le résultat en sera favorable.

MAURICE. Combien je vous devrai de reconnaissance, mon cher Duvernay! Hélas! que ne puis-je de mon côté être aussi heureux en faisant restituer à cette pauvre jeune fille la fortune qui lui fut si indignement ravie!.. Mais conduisez-moi vers elle, mon ami, je vous en prie...

DUVERNAY. Voici la porte de son appartement.

MAURICE. Elle est prévenue? (*Prêt à entrer.*) Ah! vous me présenterez à M. et Mme Morin... Vous n'avez pas oublié que je n'ai pu les voir lorsque je vous amenai mon Anna... Je vous attends.

(Il entre.)

DUVERNAY. Lui! compromis dans cette affaire qui jadis fit tant de bruit à Lyon!.. lui, dont la réputation de probité, d'honneur est en quelque sorte proverbiale!.. Oh! mais c'est à douter de tout, mon Dieu.

SCÈNE X.

DUVERNAY, MORIN, AMÉLIE, CÉLINE, MARIE.

MORIN. Ah ! voici Duvernay... il va, j'espère, nous mettre d'accord... Ecoutez, mon gendre. (*En disant ces mots, il prend un journal sur une table.*) Ah ! le *Siècle*, je l'attendais avec impatience.

(Il parcourt le journal.)

AMÉLIE. Eh ! mon Dieu, monsieur, que voulez-vous qu'il vous dise... N'avez-vous pas, à ce sujet, la même manière de penser.

MORIN, *les yeux sur son journal.* Raimbault dit que cette affaire est délicieuse, et je dois l'en croire.

DUVERNAY, *à Céline.* Tu as été bien matinale aujourd'hui.

CÉLINE. J'ai craint de te déranger, sans quoi, mon ami, je t'aurais proposé de m'accompagner à la promenade.

DUVERNAY. Quelle idée ! me déranger.

MARIE. Le déjeuner est servi.

MORIN, *posant le journal.* A table... (*Tous à table.*) Voyons, Duvernay, que pensez-vous de la mise en action des houillères de notre ami Raimbault ?

DUVERNAY. Veuillez me dispenser de vous faire connaître mon opinion... Elle serait sans fondement, étant peu versé dans ce genre d'opérations. (*A part.*) Ce que m'a dit Maurice ne me sort pas de l'esprit.

MORIN. Ah ! ah !... Vous aussi... C'est une conjuration.

AMÉLIE. Je me bornerai à vous rappeler que les deux tiers de votre fortune sont engagés dans les spéculations de votre ami, et qu'il serait prudent...

MORIN. Toujours des inquiétudes chimériques.

AMÉLIE, *à part.* Quel supplice, mon Dieu !...

DUVERNAY. Madame a raison, et, telle confiance que mérite notre ami...

MORIN, *en colère.* Silence !... Je ne veux plus rien entendre. Vous aussi, vous voulez me contrarier, je le vois... Nous vous enrichirons malgré vous... Raimbault et moi.

CÉLINE, *à son mari et dans le but marqué de changer la conversation.* Tu n'as rien oublié... Tu sais que nous attendons du monde ce soir.

DUVERNAY. Notre fête sera charmante.

MORIN. Merci, mon enfant... Tu as raison... toi, parlons de notre petite fête de ce soir : j'aime mieux ça que de raisonner affaires avec des gens qui n'y entendent rien... Ah ! çà, le feu d'artifice, le bal sur la pelouse, tout sera bien, j'espère ; nous jugerons de votre savoir faire, Duvernay... Et le dîner... Faites en sorte qu'il soit splendide ... digne en tous points de la circonstance. (*Embrassant Céline*). C'est le vingtième printemps de ma Céline que nous allons célébrer.

CÉLINE. Mon bon père !

DUVERNAY. Vous aurez un convive sur lequel vous ne comptiez pas.

MORIN. Ah !

DUVERNAY. M. Maurice, qui vient d'arriver !

MORIN. Vivat... Je suis enchanté de faire sa connaissance.

CÉLINE. Voilà le motif pour lequel nous sommes privés de la présence de notre belle Anna. (*A son mari.*) De votre protégée.

MORIN. Je brûle du désir de connaître l'histoire de cette enfant...

DUVERNAY. C'est tout un roman.

MORIN. Tant mieux... Je les aime beaucoup, les romans... dans le *Siècle*, surtout... Je ne lis que les feuilletons et la bourse.

MARIE, *annonçant.* M. Raimbault.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, puis RAIMBAULT, GEORGES.

MORIN. Ah ! enfin !... Le voilà donc, ce cher ami... Vous nous quittez, Duvernay ?

DUVERNAY. Quelques ordres à donner... Vous savez que je suis le grand ordonnateur de la fête.

MORIN. C'est juste.

DUVERNAY, *à part.* Allons retrouver Maurice.

(Il sort par le côté; Raimbault entre par le fond, il est suivi de Georges, Céline se lève, va prendre une broderie et s'assoit à l'écart.)

MORIN. Allons donc, paresseux... ; venez vous mettre là..., à mes côtés... Pourquoi ne pas être venu me trouver dans ma chambre ?

RAIMBAULT, *saluant les dames.* Permettez-moi de vous offrir mes hommages. (*A Morin.*) Je suis sensible, mon ami, aux reproches que vous m'adressez. (*Avec fatuité.*) Mais les affaires m'accablent, et je vous avouerai que parfois je sens le besoin d'une promenade solitaire. (*Regardant Céline.*) Votre ferme est une admirable propriété.

AMÉLIE, *avec aigreur. Elle s'est levée de table et parcourt le journal; les deux hommes seuls sont à table.* De quatre, c'est la dernière à réaliser pour en convertir le prix en actions.

RAIMBAULT, *même jeu.* Oh ! le bien-fonds rapporte si peu !

GEORGES, *à part.* Quel aplomb !.. d'honneur, je ne ferais pas mieux.

MORIN. Il a, par dieu, raison... C'est un sot placement que le bien-fonds... Un verre de Madère... Ah ! çà, comment vont les affaires... Que dit-on à la bourse ? cette diable de bourse, jamais je n'ai pu la comprendre.

RAIMBAULT. Il n'y est bruit que de mes actions des mines... Je n'en ai plus une seule ; c'est à en perdre la tête.

AMÉLIE, *à part.* Puissions-nous l'échapper cette fois.

MORIN. Comment, pas une ? Ah çà !... mais... et moi qui en voulais une vingtaine.

RAIMBAULT, *ils se lèvent.* Vous mériteriez bien de n'en pas avoir une seule... mais j'ai pensé à vous.

AMÉLIE, *à son mari.* Mon ami...

RAIMBAULT, *regardant Amélie.* En voici 40...

GEORGES, *à part et s'occupant de desservir, tout en écoutant.* Je tiens mes 40,000 fr.

MORIN. Voilà un trait que je n'oublierai de ma vie. Demain je vous ferai remettre 20,000 fr.

(Raimbault est remonté vers Céline, qui se trouve près d'une fenêtre.)

RAIMBAULT, *après avoir fait un signe d'adhésion à Morin, en remontant la scène et à part.* Allons, de l'audace...

MORIN, *à sa femme qu'il semble rassurer tout bas.* A quoi bon tant d'inquiétudes?

RAIMBAULT, *bas à Céline.* Ce soir... à minuit, chez vous, pendant le bal; il faut que je vous parle.

CÉLINE. Monsieur!

RAIMBAULT, *haut.* Nous aurons un temps superbe.

MORIN, *à sa femme, répondant à des observations faites à voix basse.* Encore une fois tu perds la tête...

RAIMBAULT, *présentant une lettre à Céline.* Prenez, je vous en supplie.

(Céline hésite, dans ce moment Remy se présente à la porte, voit ce qui se passe. Il reste muet à la porte.)

RAIMBAULT, *bas à Céline.* Il y va de l'honneur de votre père.

(Céline prend la lettre.)

MORIN, *à sa femme.* Sois tranquille, te dis-je, sois tranquille. (*Il se retourne et voit Remy.*) Eh! bien, que fais-tu là, planté comme un cierge?

REMY. Moi, monsieur... mais rien... Je... je...

MORIN. Eh! bien, je... je... Imbécile, parleras-tu?

REMY. Je... je venais dire à M. Duvernay que les artificiers l'attendent dans le jardin.

MORIN. Il doit y être dans le jardin.... nigaud.

REMY. Vous croyez, notre maître?... alors j'vas le rejoindre; car ces MM. sont pressés. (*A part, en sortant.*) Oh! pour cette fois, je tiens mon homme.

(Il sort.)

MORIN. Voila justement Duvernay... Je l'entends. Remy.... Remy... Ah! ma foi, que les artificiers fassent leur besogne eux-mêmes.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DUVERNAY, MAURICE, ANNA.

(Anna est conduite par Maurice; Georges dans le fond.)

DUVERNAY. Permettez-moi de vous présenter M. Maurice, avocat célèbre près la Cour de Lyon, de plus mon meilleur ami.

GEORGES, *bas à part.* M. Maurice de Lyon?... mais je le connais...

(Pendant cette présentation et les saluts, Céline s'approche d'Anna.)

CÉLINE, *à Anna.* Vous n'avez pas voulu m'accompagner ce matin... c'est mal.

ANNA. J'avais un pressentiment de mon bonheur.

MAURICE. Me pardonnez-vous, mesdames, de me présenter à cette heure et dans ce costume?...

AMÉLIE. Votre réputation vous avait devancé, monsieur, et l'amitié qui vous lie au gendre de mon mari devait vous faire présager un bon accueil.

MAURICE. Que de bontés!

MORIN. Avec nous, pas de cérémonies, je ne puis les souffrir... Aussi touchez là, et veuillez considérer ma maison comme la vôtre.

MAURICE. De tout mon cœur...

DUVERNAY, *présentant Raimbault à Maurice.* M. Raimbault, homme d'affaires, grand spéculateur.

(Ils se saluent.)

MAURICE. Me suis-je abusé, monsieur, si, comptant sur l'appui de notre ami commun, j'ai pu concevoir l'espoir de vous voir m'aider, par vos nombreuses connaissances, dans les recherches qui font le but de mon voyage à Paris?

RAIMBAULT. Je m'estimerai heureux si je puis leur donner une direction utile.

GEORGES, *à part.* Qu'est-ce que tout cela signifie?

DUVERNAY, *à part.* Allons, faisons ce que Maurice exige de moi. (*Haut.*) Vous voyez, mesdames, le modèle des tuteurs, un homme qui sacrifie ses plus chers intérêts à ceux de l'orpheline à laquelle il sert de père.

MAURICE. Depuis long-temps Anna est ma fille. (*Il l'embrasse.*)

MORIN. C'est une histoire que je brûle de connaître...

AMÉLIE. Ce serait nous montrer indiscrets que de témoigner ce désir.

MORIN. Indiscret ou non... Je suis sans cérémonie, moi... et puis je m'intéresse à notre jeune pensionnaire... Et vous, Raimbault?

(Raimbault s'incline.)

DUVERNAY, *à part à Maurice.* La curiosité de mon beau-père nous sert à merveille.

GEORGES, *à part.* Malgré moi, cette histoire m'inquiète.

MAURICE. Je suis tout disposé à répondre à votre désir... vous comptez peut-être sur une histoire de roman... Je dois vous détromper... Il n'est tout bonnement question que d'un vol, des plus audacieux il est vrai. (*Bas à Duvernay.*) Observez bien.

ANNA, *à Maurice.* Mon ami, si vous vouliez me permettre de me retirer?

MAURICE. Je désire que tu restes.

MORIN. Je suis tout oreilles.

MAURICE. Il y a dix ans... c'était à Lyon... un de mes amis déposa chez son avoué un testament. Dans cette étude travaillait, en qualité de premier clerc, son neveu, assez mauvais sujet, et vivant en opposition constante avec ses parents.

RAIMBAULT, *à part.* Où veut-il en venir?

GEORGES, *qui s'est approché de Raimbault.* De l'audace, ou nous sommes perdus.

MAURICE, *qui n'a rien remarqué.* Mon ami avait précédemment recueilli chez lui sa belle-sœur, qui, veuve depuis peu de temps, avait fait serment de se consacrer entièrement à l'éducation de sa fille alors en bas âge... (*Céline embrasse Anna, tous les yeux se tournent vers elle.*) Ainsi, quatre personnes composaient cette famille... Quoique jeune, madame Dumont (*Il regarde Raimbault, qui reste impassible et semble prendre intérêt à ce récit*) mourut bientôt.

ANNA, *soupirant.* Pauvre mère !!...

DUVERNAY, *à Raimbault.* Raimbault, vous qui avez habité Lyon, connaissez-vous ce nom?

RAIMBAULT, *avec calme et bonhomie.* J'ai quitté Lyon enfant...

MAURICE. Bientôt atteint, comme sa belle-sœur, par la cruelle maladie qui à cette époque décimait la France, M. Dumont mourut peu de jours après, mais non sans m'avoir recommandé l'enfant de sa sœur.

MORIN. Voilà qni est cruel...

RAIMBAULT. Tout portait à faire penser que le testament de mon ami était fait en faveur de sa jeune nièce, du moins en partie... Jugez quelle fut la surprise générale en apprenant, lors de son ouverture, que le légataire universel était... cet Adolphe Dumont, ce clerc dont je vous ai parlé. (*A part.*) Pas la moindre émotion...

MORIN. Je l'aurais parié... ces diables d'oncles n'en font pas d'autres.

DUVERNAY, *à part.* Aucun embarras de sa part..... Oh! j'étais sûr que ce ne pouvait être lui.

MAURICE. L'acte était en règle... conçu en peu de mots, écrit en entier de la main du testateur... Adolphe fut mis en possession de la fortune qui lui revenait... (*Il embrasse Anna*) et moi j'adoptai la pauvre enfant délaissée.

ANNA. Mon ami...

MAURICE. Oui... ton ami, qui n'aura de repos, de bonheur qu'après t'avoir fait rendre justice.

RAIMBAULT. Mais je ne vois dans tout ceci rien que de très-légal.

MAURICE. Veuillez suspendre votre jugement. Notre jeune homme mena dès lors grand train; puis il fit la sottise de quitter son étude et livra ainsi sa conduite passée aux investigations de son successeur. Des irrégularités dans les écritures furent remarquées...; puis des faits plus graves éveillèrent les soupçons; le testament fut examiné avec la plus scrupuleuse attention, et quelle ne fut pas l'indignation de tous lorsqu'il fut reconnu...

GEORGES, *bas.* Nous y voici.

MAURICE. Qu'il fut prouvé, dis-je, qu'à l'aide d'un procédé chimique le nom d'Adolphe avait été substitué à celui d'Anna.

MORIN. Le misérable!

TOUS. Quelle infamie!

RAIMBAULT, *avec sang-froid.* Voilà un trait abominable.

GEORGES, *à part.* Monsieur l'avocat, je ne vous perdrai pas de vue.

(Il sort.)

CÉLINE. Pauvre enfant... Et quel fut le résultat de cette découverte?

MAURICE. Instruit à temps, notre fripon s'expatria. Bientôt les sommes qu'il avait emportées furent dissipées. Alors il revint à Paris, pensant que cette grande ville pouvait seule offrir des ressources à un homme de son espèce. Là, sous un nom supposé, et que j'ignore, il reconstruisit sa fortune par des moyens qui me sont inconnus. Il serait fort inutile de vous dire comment ces détails me parvinrent, ainsi que d'autres indices qui, j'espère, ne tarderont pas à me mettre sur la voie de celni que je cherche.

MORIN. Je le désire vivement, mon cher monsieur Maurice.

RAIMBAULT. De mon côté, je suis tout à votre disposition.

MAURICE, *à part.* Me serais-je donc trompé, mon Dieu?

ANNA, *à Maurice.* Si vous vonliez être bien bon, vous cesseriez de vous occuper d'uue affaire qui vous donne tant de peine et de chagrin.

MAURICE. Oh! jamais, jamais.

MORIN. Cette histoire m'a tout bouleversé... Mais voici Marie qui vient sans doute nous annoncer que notre monde arrive.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE. Deux calèches entrent à l'instant dans la cour. (*A Maurice.*) Monsieur, une lettre de Lyon et une de Bruxelles...

MAURICE, *avec joie.* De Bruxelles! enfin...

MORIN. Allons rejoindre notre monde.

DUVERNAY, *bas à Maurice.* Vous vous étiez trompé.

MAURICE, *donnant le bras à Anna.* Peut-être...

RAIMBAULT, *bas à Céline en lui offrant le bras.* Ce soir à minuit. (*Céline fait un mouvement.*) Songez qu'il le faut...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un petit salon séparant la chambre de Céline de celle d'Anna. Portes de chaque côté et dans le fond. Sur l'angle du fond une grande fenêtre, ou porte vitrée donnant sur le jardin. Dans l'ameublement se trouve un secrétaire.

SCÈNE I.

ANNA, MARIE. La jeune fille entre appuyée sur Marie.

MARIE. Voulez-vous vous reposer un moment ici, pendant que j'irai prendre les ordres de madame?

ANNA. Je veux bien... Mais dites-moi, ma bonne Marie, où suis-je ici?

MARIE. Mais dans le petit salon de madame Duvernay, lequel sépare votre chambre de la sienne.

ANNA. Je m'en doutais... A l'occasion de ce bal, on a tout bouleversé, et pour nous autres, pauvres aveugles, il faudrait que les meubles, que tout enfin no changeât jamais de place...

MARIE. Chère demoiselle,.. patience, vous serez bientôt délivrée.

ANNA. Puisses-tu dire vrai!

MARIE. Voyons, restez-vous ici... ou bien voulez-vous vous coucher, je vous aurai bientôt déshabillée.

ANNA. Me coucher... non... et cependant je ne veux pas rentrer dans le salon, mon bon ami me gronderait.

MARIE. Il aurait raison... Vous avez besoin de repos et surtout de no pas être exposée à une trop vive lumière.,. Quand je pense que c'est demain que M. Duvernay doit tenter de vous rendre la vue.

ANNA. Oh! j'en tremble d'avance, non pas que ce soit la crainte de souffrir au moins... Mais si cette opération allait me laisser aveugle pour toute ma vie.

MARIE. Quelle idée... Cette opération réussira, monsieur est si habile! Oh! une idée! vous ne voulez ni vous coucher ni rester ici, eh bien! entrez un moment dans la chambre de madame, il y a un piano, vous toucherez un quadrille en m'attendant... Qu'en dites-vous? Je vous promets d'aller bien vite...

ANNA. Ah! oui... Je veux bien... Mais n'allez pas m'oublier comme ce matin.

MARIE. Oh! pour cela, soyez bien tranquille... Allons, venez... ma bonne demoiselle. (*Sur la porte, après avoir fait entrer Anna.*) Là... vous êtes au piano... C'est cela...

ANNA, *en dedans*. Ne soyez pas trop longtemps, Marie.

MARIE, *allant vers la porte du fond*. L'oublier... mais il faudrait avoir un cœur de rocher. (*Voyant Remy près de la fenêtre, occupé à lui faire des signes.*) Comment! encore vous?

SCÈNE II.

MARIE, REMY.

REMY. Oui, mamz'elle... Je puis entrer?

MARIE. Ce n'est pas la peine, je m'en vais et n'ai pas le temps de vous écouter.

REMY, *entrant par la fenêtre.* Il le faudra bien cependant.

MARIE. Que voulez-vous? Voyons... parlez vite.

REMY. Personne no peut nous entendre?

MARIE. Non... Vous le voyez bien. Si ce n'est Mlle Anna qui est là.

REMY. Mlle Anna?... c'est comme rien... elle est aveugle.

MARIE. Imbécile...

REMY. Oh! oui... que je le suis... Ce qui n'empêche pas que ce soit un fameux secret que j'ai à vous apprendre...

MARIE. En finirez-vous?

REMY, *avec mystère.* Oui, méchante... m'y voici... écoutez bien... Voilà donc qu'avant-hier, non... si cependant... Voilà qu'avant-hier, comme je travaillais du côté du pavillon... Vous savez le pavillon... tout à coup j'entends comme des chuchotements dans le bosquet qu'est à droite... j'avance, j'avance à pas de loup... comme ça, tout doucement,.. tout à coup, pan, je me frappe contre le gros platane... un coup, oh! mais un coup... je vis plus de cent mille chandelles; quoiq'çà je ne perds pas la tête, j'écarte adroitement les branches, j'allonge le col... et que *vis-je*, grand Dieu!

MARIE, *riant*. Quoi? nigaut...

REMY. Qui!

MARIE. Eh bien! finirez-vous?

REMY. Je vois..... Mme Duvernay en grande conversation avec lui...

MARIE. Qui. . lui?

REMY. Votre cajôleur de ce matin... l'ami de tout le monde, excepté le mien... M. Raimbault, enfin...

MARIE. Ah! ah! ah! ah! Et que disaient-ils?...

REMY. Oh! des choses, des choses qui m'ont donné à penser, à beaucoup penser... Mais ce n'est pas tout... Voilà que ce matin, comme j'entrais dans le salon pour y chercher M. Duvernay, j'aperçois ce vilain homme donnant en cachette une lettre à madame...

MARIE. Une lettre! Et elle l'a prise?

REMY. Mais très-bien, qu'elle l'a prise et cachée de suite.

MARIE. Tu es fou... Bêtises que tout cela.

REMY. Oh! m'y voilà aux bêtises... Je crois

que j'en ai fait une fameuse en racontant tout à M. Duvernay.

MARIE. Le sot.

REMY. C'est justement ce qu'il m'a dit... Puis, après m'avoir écouté, il me répondit d'un air... oh! mais d'un air très en colère : « Je vous par» donne pour cette fois, mais si jamais il vous » arrive de me tenir de semblables propos, je » vous mets à la porte, drôle que vous êtes! » Mais moi, qui veux son bien avant tout et qui vois clair, j'ai tout rapporté à Mme Morin; elle m'a écoutée, elle, et m'a donné une bourse pour récompense.

MARIE. De mieux en mieux... Mais vous avez donc perdu la cervelle!... (*A part.*) Oui... je dois prévenir ma maîtresse; il n'en faudrait pas davantage...

REMY. Qu'avez-vous donc, mamz'elle?

MARIE. J'ai... que jusqu'à présent je ne vous croyais que bête... mais je vois que vous êtes aussi un méchant, un bavard... un... C'est bon... je sais à quoi m'en tenir sur votre compte.

REMY. C'est comme ça que vous recevez mes confidences.

MARIE. Vous n'êtes qu'un méchant que je hais, que .. j'abomine... Fi! le méchant...

(Elle sort.)

REMY. Méchant... moi. . Elle s'en va en me disant des sottises... Moi mauvais cœur. Oh! oh! pas de ça. . Mamz'elle Marie, mamz'elle Marie.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

ANNA, entr'ouvrant la porte.

ANNA. J'ai entendu parler, prononcer le nom de Marie..... Est-ce quo vous êtes revenue, ma bonne?... Non... Mon Dieu, quo je m'ennuie d'être ainsi seule. Il doit y avoir de ce côté un cordon de sonnette... Ah! le voici; mais si je sonne... madame Duvernay la grondera peut-être... attendons... Je sens que la chaleur m'accable... Si je pouvais... oui... la fenêtre doit être de ce côté; j'y suis... (*Elle pousse la fenêtre et s'assied sur la causeuse.*) Ah! on est bien ainsi. Oui, il vaut mieux attendre quo de m'exposer à faire de la peine à mon bon ami... lui que j'aime tant... Que ne puis-je donc le faire renoncer à ses idées de poursuite contre mon cousin. Ce pauvre Adolphe. Est-il donc si coupable qu'on le dit? Ce serait horrible... J'étais bien petite lorsque tout cela s'est passé, et cependant je me le rappelle comme si je le voyais; il est là, présent à ma pensée! Ah! je n'étais pas aveugle alors... (*Elle soupire.*) C'est une faveur du ciel qui nous est accordée, à nous autres qui ne pouvons admirer l'éclat du soleil... nos souvenirs se gravent plus profondément dans notre mémoire..... Mais quand il aurait commis la mauvaise action qu'on lui impute, n'est-il pas déjà assez malheureux?... pourquoi la faire connaître à tous?... pour le déshonorer publiquement. Oh! je ne veux pas, moi... son nom n'est-il pas le mien, celui de mon père, de ma pauvre mère... Je lui ai pardonné, moi, qu'il a faite si malheureuse!... Vous lui pardonnerez aussi, mon Dieu... et vous m'aiderez à persuader mon bon ami... Ce M. Raimbault qui veut l'aider dans ses recherches; je le hais cet homme... depuis qu'il a fait cette promesse à M. Maurice... et cependant je ne sais, mais le son de sa voix me produit un effet... (*Elle s'étend sur le divan*) que je ne puis rendre. Lorsqu'il parle, il me semble... Je suis folle... Que je suis fatiguée!... le sommeil me gagne malgré moi... Marie...

(Elle s'endort.)

SCÈNE IV.

RAIMBAULT, GEORGES; ANNA, sur le divan.

RAIMBAULT. Auras-tu bientôt fini de m'obséder ainsi de tes poursuites?

GEORGES. Je l'ai mis dans ma tête, je veux te parler, et je te parlerai avant de retourner à Paris, à moins que tu ne consentes à partir immédiatement... alors nous pourrons causer en route.

RAIMBAULT. Mais c'est impossible... je dois passer la nuit ici.

GEORGES. Ah! nous y voilà... Précisément, mon cher, c'est ce que je ne veux pas...

(Anna s'agite sur le canapé.)

RAIMBAULT, *sur le même ton.* Tu ne veux pas... Ah! çà, savez-vous bien, mon cher, que la manière dont vous me donnez vos avis ressemble terriblement à la volonté d'en faire des ordres.

ANNA, *se réveillant, et bas.* On a parlé.

GEORGES. Prends-le comme tu le voudras... mais, puisque tu es assez insensé pour sacrifier notre sûreté commune au plaisir de séduire une femme... Oh! je t'ai deviné... Eh bien! tu as dit vrai; ces avis seront des ordres.

RAIMBAULT. Mais qui te prouve quo ce danger existe?

ANNA, *bas.* M. Raimbault!... Mon Dieu!... J'ai peur...

GEORGES. Qui me le dit?... N'as-tu pas entendu conter ta propre histoire par ce Maurice, que le diable confonde..., ignores-tu ses projets de poursuites..., crois-tu que la scène de ce matin soit l'effet du hasard..., veux-tu attendre enfin qu'il te dise demain et devant tous... M. Raimbault, votre véritable nom, c'est Adolphe Dumont.

ANNA. Ah! (*Elle retombe sur le divan.*)

GEORGES, *la main dans son habit comme pour y prendre un poignard, et faisant un pas vers Anna.* Malédiction!

RAIMBAULT, *l'arrêtant.* Malheureux!! (*Il approche d'Anna; après une longue pause.*) Elle dort!!...

GEORGES. En es-tu bien sûr?...

RAIMBAUT, *avec calme.* Regarde toi-même..., puis viens maintenant me parler de ta prudence!

GEORGES. Je ne suis qu'un sot..., c'est vrai... En frappant cet enfant j'arrangeais joliment nos

affaires..., mais que veux-tu? Tout me fait peur maintenant...

RAIMBAULT. Maintenant comme toujours... Allons laisse-moi..., demain nous nous reverrons.

GEORGES. Sa tranquillité me passe...

RAIMBAULT. Elle devrait plutôt te rassurer... Laisse-moi, te dis-je.

GEORGES. Eh bien! promets-moi de réfléchir à ce que je viens de te dire...

RAIMBAULT. Demain nous en causerons.

GEORGES. Soit... et les 40,000 francs?

RAIMBAULT. Demain tu auras la somme que tu désires... Mais va donc.

GEORGES. J'aime mieux tenir que courir...; c'est égal, j'attendrai à demain. Tu le vois, je suis un bon diable... Bonne nuit... A demain... Je vais t'attendre avec le cabriolet... Encore une belle faction que tu vas me faire monter là... Tâche de ne pas être trop long-temps.

(Il sort.)

SCÈNE V.

RAIMBAUT, ANNA, toujours sur le divan.

RAIMBAULT. Les salons se vident... Voici l'heure où elle va venir au rendez-vous. En lui disant qu'il s'agit de l'honneur, de la fortune de son père..., c'était m'assurer de son obéissance... Une fois seul avec elle, il faudra bien qu'elle cède... Et cette petite fille (*il approche*) toujours endormie... Quand je pense que ce misérable Georges... Mais que faire!... que faire!... Peut-être serait-il prudent de renoncer à mon projet, d'oublier mon amour pour Céline... Non, c'est impossible... Cette passion me subjugue, m'entraîne... Non, je l'ai juré, elle sera à moi, et à moi cette nuit même... Mais aucun moyen; (*apercevant la sonnette*) ah! c'est cela...; de cette manière, Marie viendra et reconduira cette jeune fille dans sa chambre. (*Il sonne de nouveau.*) Maintenant attendons patiemment l'heure.

SCÈNE VI.

ANNA, seule.

(*Entendant Raimbault sortir, elle quitte petit à petit et en écoutant la position dans laquelle elle était assise.*)

Lui!!... C'est lui... Oh! l'infâme! l'infâme! et lorsque cette voix que, si souvent, j'avais cru reconnaître, retentissait à mon oreille, m'allait au cœur en me frappant d'un horrible pressentiment, ce n'était pas une illusion...; et moi, qui cherchais à l'excuser, moi qui suppliais M. Maurice... de lui pardonner et d'oublier son crime. Ah! non, maintenant... il ne peut en être ainsi .. cette conduite est trop affreuse... Mais Céline, comment la sauver?... comment la prévenir?... Confier ce secret à Marie... c'est impossible; cependant il sera trop tard peut-être..., et je ne puis sortir de cette chambre sans un guide... et je n'y vois pas... Mon Dieu!... (*Sanglotant.*) Oh! mais c'est à devenir folle!... c'est à devenir folle!!...

SCÈNE VII.

ANNA, CÉLINE.

CÉLINE, *dans la coulisse.* A demain, mon bon père... bonne nuit, à demain.

ANNA. Céline!!... (*Tombant à genoux.*) Oh! merci, mon Dieu! merci.

CÉLINE, *apercevant Anna.* Anna!! vous ici... (*Elle la relève.*) Dans quel désordre!... Qu'avez-vous, mon amie?... Moi qui vous croyais retirée depuis long-temps, qu'avez-vous, au nom du ciel?

ANNA. Rien, bonne amie, rien, je vous assure. Vous êtes là, je vous entends... je vous embrasse..., je suis heureuse, bien heureuse... Oh! c'est que je vous aime tant, ma Céline!...

CÉLINE, *la pressant sur son cœur.* Chère enfant!... Mais il s'est passé quelque chose d'étrange ici...; ce trouble, cette agitation. Anna, au nom du ciel, qu'avez-vous?

ANNA. Ce qui s'est passé... rien... rien... Oh! c'est que je t'aime, vois-tu...; je t'aime comme une amie, toi si bonne et qui dois être si belle... Je t'aime comme une sœur..., comme une sœur chérie... Veux-tu, Céline, dis, veux-tu être la sœur de la pauvre aveugle?... Oh! c'est qu'à une sœur on peut tout dire sans craindre de l'irriter..., on peut... la sauver d'un danger même malgré elle... Oh! dis-moi, dis-moi que tu veux bien être ma sœur!

CÉLINE. Mon Dieu!... Mais je ne puis te comprendre... Eh bien! oui, ta sœur, ta sœur pour la vie. (*Elle la presse dans ses bras.*) Mais parle..., au nom du ciel!... tu me fais mourir.

ANNA. Oui..., je parlerai; tu connaîtras mes inquiétudes..., mes superstitions...; tu me promets de ne pas te moquer de moi.

CÉLINE. Non, je te le jure.

ANNA. Eh bien! écoute alors. Laissée seule par Marie, je viens près de cette fenêtre dans l'espoir d'y trouver un peu de fraîcheur. Accablée de fatigue, ennuyée d'attendre, je m'endormis...; alors un rêve affreux vint troubler mon sommeil.

CÉLINE. Un rêve, et voilà ce qui t'impressionne à ce point?

ANNA. Oh! je suis une enfant, je le sais; cependant j'ai entendu dire que souvent on a vu des rêves se réaliser. (*A part.*) Puisse-t-elle me comprendre, mon Dieu!

CÉLINE. Petite folle... Allons, continue.

ANNA. C'était là, dans cette chambre, tu étais seule avec moi. Tout à coup un homme, que dis-je! un monstre, se présente devant toi: ses traits étaient doux et semblaient refléter les plus belles qualités de l'âme; ses paroles étaient tendres et passionnées, car il te parlait d'amour, à toi. Tu l'écoutais d'abord avec crainte, puis avec plaisir, puis enfin, et peu à peu, tu te laissais aller au penchant de cette hallucination, sous l'empire de laquelle tu fus bientôt

tout entière..., et cet homme t'entraînait vers un gouffre sans fond, vers un abîme affreux... vers le déshonneur...

CÉLINE. Assez, assez.

ANNA. Céline, ma Céline, disait-il, aime-moi comme je t'aime, ne vois en moi que l'amant le plus tendre, le plus passionné, car ton amour, vois-tu, ton amour, c'est ma vie, mon bonheur; et tu lui tendais les bras, tu le suivais; tandis que moi, qui savais que l'infâme voulait te tromper, je me consumais en vains efforts pour t'arracher à lui, te suppliant et t'appelant, mais tu ne m'écoutais pas .. Oh! c'était affreux, vois-tu..., je souffrais bien... Tout à coup ton mari apparut, pâle et tremblant de colère..., puis ils se battirent, ces deux hommes, ils se battirent sous nos yeux...; le sang rejaillit sur nos robes blanches, et toi, insensée, folle, tu répétais... aime-moi; aime-moi, comme je t'aime..., car ton amour, c'est ma vie.

CÉLINE. Mon Dieu! que dis-tu?

ANNA. N'est-il pas vrai qu'il était horrible ce rêve... Si je ne m'étais éveillée, vois-tu, j'étais morte...

CÉLINE. Oh! oui, bien affreux... (*A part.*) Est-ce donc vous, mon Dieu, qui m'envoyez cet ange pour m'éclairer? (*A Anna.*) Allons, remets-toi... je comprends combien cette vision a dû te faire mal..., mais enfin..., ce n'est qu'un rêve qu'il faut oublier... un rêve, entends-tu?...

ANNA. Oui..., tu as raison..., mais écoute... je suis une enfant..., tu me le dis cent fois par jour..., une enfant, c'est peureux... Eh bien! j'ai peur, et ne veux pas que tu me quittes.

CÉLINE. Peur!... encore ce rêve... Allons, folle, plus de ces idées. (*A part.*) Moi aussi, j'ai peur.

ANNA. J'entends Marie, mais c'est égal... Permets-moi de rester avec toi jusqu'au moment où ton mari sera rentré dans son appartement.

CÉLINE, *à part.* Mon Dieu!... mais saurait-elle donc. (*Haut.*) Eh bien! j'y consens, et cette attente ne sera pas longue, car le voici... Tu es encore toute tremblante...

ANNA, *à part.* Merci, mon Dieu; je suis heureuse, je n'ai plus peur maintenant... M. Duvernay est là..., il saura la défendre. Et Céline a dû me comprendre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUVERNAY, MARIE.

(Duvernay entre en grondant Marie.)

DUVERNAY. Je vous avais dit de ne pas quitter mademoiselle, de la suivre dans son appartement. (*Apercevant Anna.*) Encore debout à cette heure..., quand cette opération doit avoir lieu demain..., c'est d'une imprudence sans exemple.

ANNA. Je vous en prie, docteur, ne la grondez pas.

DUVERNAY. C'est vous que je devrais gronder, et sévèrement encore..., mais j'aime mieux vous envoyer vous reposer de suite... Marie, accompagnez mademoiselle..., et songez qu'à l'avenir, si...

ANNA. Monsieur, c'est moi qui ai renvoyé Marie, ainsi..., je ne veux pas qu'on la gronde. (*Lui tendant la main.*) Allons, soyez indulgent... (*Cherchant Céline.*) Bonsoir, bonne amie. (*Elles s'embrassent.*) (*A part à Céline.*) Ne le laisse pas travailler cette nuit. (*Haut.*) Bonsoir, docteur, à demain. (*A part en sortant.*) Demain..., mon bon ami saura tout, excepté cependant que je sais que cet homme est mon cousin.

(Elle sort avec Marie.)

SCÈNE IX.

DUVERNAY, CÉLINE.

DUVERNAY, *à part et pendant que Céline reconduit Anna.* Seul enfin..., seul avec elle..., comment me convaincre..., comment savoir si mes soupçons sont fondés. Oh! dans ce cas, il me faudrait une vengeance proportionnée à l'insulte, et tout son sang suffirait à peine.

(Il va au secrétaire et a l'air de chercher des papiers.)

CÉLINE, *à part.* Anna en sait plus qu'elle n'a voulu m'en dire, et ce songe fait à plaisir par elle... Mon Dieu! si cet homme allait venir! .. si j'osais avouer..., non..., c'est impossible, ils se battraient, et... cette idée me fait frémir...

(Elle s'assied et se met à détacher ses bijoux après un long silence, pendant lequel ils se sont observés réciproquement.)

DUVERNAY. Vous devez me trouver bien indiscret d'être encore ici à cette heure...

CÉLINE. Oh! quelle idée..., et cependant, je l'avouerai, je vous croyais retiré dans votre appartement.

DUVERNAY. Je comprends que ma présence ici vous contrarie..., mais j'avais besoin de ces papiers...; et puis..., je ne sais... une inquiétude vague...

CÉLINE, *vivement.* Au sujet de cette opération que vous devez faire demain?...

DUVERNAY. Oui..., précisément cette opération; et comme c'est à Paris que je dois, que je veux opérer cette jeune fille..., j'étais venu aussi dans le but de vous faire mes adieux.

CÉLINE. Est-il possible? Mais il avait été convenu que je vous accompagnerais.

DUVERNAY. J'ai réfléchi depuis qu'il serait inutile de vous déranger... Probablement mon séjour à Paris se prolongera quelque temps...; j'ai à consulter pour votre père..., vous savez qu'il est du jury...; quelques questions de droit l'embarrassant, il m'a prié.

CÉLINE, *inquiète.* Et quelle est donc cette affaire? (*Dans ce moment la pendule sonne la demie.*) Bientôt minuit!!... Oh! mon Dieu, faites qu'il ne vienne pas...

DUVERNAY. Cette affaire est fort grave... Mais vous semblez inquiète..., qu'avez-vous?

CÉLINE, *avec terreur.* Moi? rien..., rien, je vous assure... Et cette affaire... dont vous parliez?

DUVERNAY. Un mari trompé par une femme

qu'il adorait, par un infâme qu'il croyait son ami; puis une vangeance terrible, mais juste, car ce mari offensé frappa sous les yeux mêmes da la coupable cet infâme suborneur.

CÉLINE. Oh! c'est horrible!

DUVERNAY, *bas*. Plus de doute. (*Haut*.) Votre père et moi verrions condamner avec peine un homme dont nous excusons la conduite; voilà pourquoi ces papiers m'étaient nécessaires... Allons, oubliez cette malheureuse affaire, et livrez-vous au repos, dont vous avez besoin... Dans quelques jours je serai de retour.

CÉLINE. Mon ami, je vous en prie, permettez-moi de vous suivre à Paris.

DUVERNAY. Je vous ai dit que ce voyage est inutile. (*Bruit du côté de la fenêtre. Mouvement de terreur de la part de Céline, de surprise pour Duvernay.*) Qu'avez-vous?... Quel est ce bruit?

CÉLINE. Moi!!... mais rien... Ce bruit, celui du vent sans doute.

DUVERNAY. Oh! je saurai avant peu à quoi m'en tenir. (*Haut.*) En effet..., je ne sais pourquoi je vous alarma ainsi moi-même; allons, au revoir et à bientôt.

CÉLINE. Vous ma quittez ainsi?... cependant...

DUVERNAY, *revenant et l'embrassant avec effort*. A bientôt... (*A part.*) Maintenant que Dieu vous garda, M. Raimbault.

SCÈNE X.

CÉLINE, seule.

Quelle horrible contrainte !... Se voir ainsi soupçonner par ce que l'on a de plus cher, et ne pouvoir parler..., lui dire... Oh! mais non, c'était impossible, sans l'exposer à une rencontre avec cet hommo; car, j'y pense maintenant, s'il s'agissait, comme il le dit, de l'honneur do mon pere, pourquoi ne s'adresserait-il pas à Duvernay?... Oh ! oui, cet homme veut me tromper, je n'en saurais douter; et cependant... cette lettre..., plus je la lis, et plus mon incertitude augmente..., et res craintes d'Anna... Mais que se passe-t-il donc?... La voici cette lettre. (*Elle lit.*) « Permettez-moi da faire appel à votre bon » cœur, à l'amour que vous avez pour votre bon » père, car il s'agit de ses intérêts les plus » chers..., de son honneur peut-être. De grâce, » consentez à m'accorder un moment d'entre-» tien, après le bal; vous saurez tout. Vous » seule pouvez nous sauver. » Que penser? comment interpréter ce billet?... Et plus bas; « Qu'une des fenêtres de votre appartement, don-» nant sur le jardin, reste ouverte... » Oh! non, non, je ne puis consentir. (*Voyant la fenêtre ouverte.*) Ciel!!... cette fenêtre! (*Elle se précipite vers la fenêtre et la ferme.*) Jamais!... jamais! (*Elle tombe sur le divan.*) Je suis plus tranquille maintenant... (*Elle entend des pas.*) Mon Dieu!.. mais il me semble... oui, on marche avec précaution dans ce corridor. (*Elle se leve et ferme la porte en dedans, au même moment on frappe.*) Mon Dieu!... j'ai peur!...

SCÈNE XI.

CÉLINE, AMÉLIE.

AMÉLIE, *en dehors*. Célino... Céline, serlez-vous couchée?

CÉLINE, *avec joie*. Ma belle-mère! Merci, mon Dieu, merci.

(*Elle ouvre*).

AMÉLIE. Ah! franchement, je suis enchantée de vous trouver encore debout... je voulais vous entretenir de... Mais qu'avez-vous?.. vos traits sont bouleversés. Est-ce que jo vous ai fait peur?

CÉLINE. Non... pas précisément. — Cependant une visite à cette heure... J'étais si éloignée de la prévoir! et, quoiqu'elle me fasse grand plaisir, oh! oui, grand plaisir, je vous assure...

AMÉLIE. Du plaisir, dites-vous? vous me permettrez d'en douter.

CÉLINE, *avec effusion*. Si vous saviez re quo j'ai à vous confier, et combien je sens le besoin d'épancher mon cœur deus lo sein d'une amie, vous n'élèveriez aucun doute sur mes paroles.

AMÉLIE. Vous m'inquiétez.....

CÉLINE. Oui, je dois tout vous dire... mais, avant, soyez assez bonne pour me permettre de vous adresser une question... une seule.

AMÉLIE. Parlez.

CÉLINE. Depuis trois ans au moins, M. Raimbault est lié d'affaires avec mon père, qui bientôt eut en lui une confiance avengle.

AMÉLIE, *soupirant*. Il n'est que trop vrai.

CÉLINE. Mieux que moi, vous devez connaître le genra d'opérations auxquelles se livre l'ami de votre époux.

AMÉLIE. Mais des actions... un jeu de bourse auquel ja ne comprends rien.

CÉLINE. Et vous n'avez rien appris de particulier au sujet d'une spéculation... quelconque, et qui pourrait compromettre l'honneur de mon bon père en cas de non-réussite?

AMÉLIE. Vous m'effrayez...

CÉLINE, *lui donnant la lettre de Raimbault*. Lisez, madame... lisez, et jugez de mes inquiétudes, de mes terreurs.

AMÉLIE, *à part*. L'infâme!.. (*Haut*). Cette lettre est un horrible piége.

CÉLINE, *allant ouvrir la fenêtre*. Maintenant vous pouvez venir, monsieur l'homme d'affaires, je vous attends.

AMÉLIE. Que faites-vous?

CÉLINE. Ne me dit-il pas de laisser cette fenêtre ouverte.....

AMÉLIE. Céline!... vous ne ferez pas cela...

CÉLINE. Mon mari a des soupçons, madame; je dois le détromper, et vous me devez votre appui... Je recevrai cet homme en votre présence; il faudra bien qu'il parle...

AMÉLIE. Non .. vous ne ferez pas cela... Vous ne connaissez pas cet homme...

CÉLINE. Que voulez-vous dire?

AMÉLIE. Vous ne ferez pas cela, vous dis-je... car c'est à moi, à votre mère, qu'il appartient de pénétrer ce mystere.

CÉLINE. Ma mère.!. oh ! oui... c'est le ciel qui vous a envoyée.

AMÉLIE. L'heure approche... retirez-vous et laissez-moi faire.

CÉLINE. Vous le voulez... je cède, madame... mais, au nom du ciel, songez à moi, à mon époux !

AMÉLIE. Reposez-vous sur moi; encore une fois, ne suis-je pas votre mère...

CÉLINE, *en se retirant*. De là je veillerai sur elle.

(Elle sort et entre dans sa chambre.)

SCÈNE XII.

AMÉLIE, seule.

AMÉLIE. Je suis arrivée à temps, et mes prévisions ne m'avaient pas trompée... Oh! non, Céline, tu ne connais pas cet homme, tu ne sais pas, toi, grâce au ciel, de quoi il est capable... Je le sais, moi, pour mon malheur... pour ma honte.... L'infâme, comme il m'a trompée ! (*Elle laisse la lampe de manière à ne conserver que très-peu de lumière*). Mais qu'attendez-vous? le demi-jour est, dit-on, favorable aux amants. Venez... pourquoi tant tarder?... il y a ici une femme qui vous attend... (*Prêtant l'oreille*). Des pas dans le jardin... ce doit être lui. (*Elle s'assied près de la table sur laquelle est placée la lampe. Dans ce moment Raimbault paraît à la fenêtre*). Oui..... c'est bien lui.

(Raimbault ouvre la persienne; puis, apercevant Amélie, il se précipite à ses genoux, la prenant pour Céline).

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, RAIMBAULT.

RAIMBAULT, *à ses genoux*. Enfin, madame, me voici près de vous... Oh! j'aurais payé de ma vie un tel moment de bonheur... Céline, me pardonnerez-vous le stratagème que j'ai osé employer pour pénétrer en ces lieux? mais vous avez compris la force de mon amour, et vous me pardonnerez. (*Il veut lui prendre la main, Amélie la retire*). Oh! dites, dites que vous me pardonnez... Céline, au nom du plus tendre amour, répondez.

AMÉLIE, *rendant à la lampe tout son feu, et se levant*. Vous vous trompez, monsieur, je ne suis pas Céline.....

RAIMBAULT. Ciel!! madame Morin!

AMÉLIE. Ne me sauriez-vous aucun gré de la surprise? Au lieu de Céline, c'est Amélie... Voyons, parlez... laquelle des deux a le plus de droit à cet amour sans bornes, que vous jurâtes à toutes deux?

RAIMBAULT, *confus*. Madame!...

AMÉLIE. Vous hésitez!... Je comprends votre embarras.

RAIMBAULT. Il est peu charitable d'abuser ainsi de votre avantage.

AMÉLIE, *à part*. Il raille encore. (*Haut.*) Mais vous l'aimez donc bien?

RAIMBAULT. Dans la position où vous venez de me surprendre, il serait difficile de le nier.

AMÉLIE. Vous l'aimez... et vous ne craignez pas de la compromettre en vous introduisant chez elle?

RAIMBAULT. Il faut le croire, puisque j'ai eu cette audace.

AMÉLIE. Infame!... mais vous ignorez donc jusqu'où peut aller la vengeance d'une femme lorsqu'elle se voit menacée dans ce qu'elle a de plus cher, l'avenir de sa famille?

RAIMBAULT, *avec colère*. Madame! prenez garde...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; DUVERNAY, à la fenêtre, des pistolets à la main; CÉLINE, à la porte de la chambre.

DUVERNAY, *à part*. A nous deux! monsieur Raimbault... Ma belle-mère!!

(Il se cache de nouveau).

AMÉLIE. Oh! vous m'entendrez jusqu'au bout; je veux avoir la satisfaction de vous reprocher votre indigne conduite, je veux pouvoir vous dire... Monsieur Adolphe Raimbault, vous êtes un infâme!...

RAIMBAULT. Courage, madame... Mais. si vous avez oublié le passé, je dois vous le rappeler; car il est temps que les rôles changent; il est temps enfin que vous me connaissiez tout entier.

AMÉLIE. Eh! monsieur, que pourriez-vous m'apprendre?

RAIMBAULT. Veuillez m'entendre. Il y a quatre ans... vous étiez libre alors, je vous aimais ....si vous le préférez, je fis semblant de vous aimer.

AMÉLIE. Misérable! ..

RAIMBAULT. De grâce, épargnez-moi les épithètes..... Vous, madame, vous m'aimâtes véritablement... Que voulez-vous, j'eus la présomption de le croire. Alors je vous croyais destinée à posséder un jour une grande fortune. Désabusé sur ce point, mon amour ne put résister à cette épreuve; je cessai de vous voir.

CÉLINE, *à part*. Quelle audace!...

RAIMBAULT. Peu de temps après, monsieur Morin, mon vénérable ami, quoique ayant le double de votre âge, vous épousa. M. Morin avait, de son premier mariage, une fille, jolie et riche. Je tournais les yeux vers cette maison, n'ayant nullement l'espoir de vous y rencontrer, je vous assure. Mais, enfin, je vous y retrouvai, et votre vue fit jaillir de mon cerveau une idée telle... que je renonçai à mes projets de mariage.

AMÉLIE. Oh! cette pensée, je la devine... vous vous êtes dit : Cette femme, cette Amélie, dont jadis j'ai eu l'amour, je saurai réveiller en elle cette passion, et si je n'y puis parvenir, je saurai du moins la compromettre assez pour qu'elle

m'aide, par crainte, à m'emparer de la fortune de son mari..... Voila ce que vous vous êtes dit...

RAIMBAULT. Je l'avoue.

CÉLINE. Qu'ai-je entendu ! mon Dieu !

AMÉLIE. Et moi, je vous dis.. sortez, monsieur, sortez de cette maison, que vous souillez par votre présence... sortez pour n'y jamais rentrer, si vous ne voulez que demain, en présence de tous, je ne dévoile votre infamie.

RAIMBAULT. Très-bien !... je ne tarderai pas à vous obéir. Cependant, avant qu'il en soit ainsi, je dois vous faire connaître le dernier moyen qu'il me reste à employer pour obtenir votre silence.

AMÉLIE. Hâtez-vous donc ....

RAIMBAULT. Vous avez peu de pénétration,... Avez-vous oublié cette correspondance d'autrefois, ces lettres qui peignent si bien ce que vous ressentiez alors ?

AMÉLIE. Grand Dieu !

RAIMBAULT. Elles sont toutes en ma possession; c'est un précieux document à mettre sous les yeux de votre époux...

AMÉLIE. Malheureuse ! ! Mais vous ne ferez pas cela, monsieur, vous ne ferez pas cela.

CÉLINE, *à la porte*. Le voilà donc, ce secret... pauvre mère !

RAIMBAULT. Écoutez... j'ai besoin de conserver la confiance de votre mari... Il doit m'envoyer demain matin vingt mille francs ; si je les reçois, je me tairai... Dans le cas contraire... je penserai que vous avez parlé... Choisissez donc : ce sera la paix ou la guerre.

AMÉLIE. Dites ma ruine ou ma honte... grâce, au nom du ciel !

RAIMBAULT, *avec fatuité*. J'étais certain de vous ramener à des sentiments plus doux... J'y mets encore une condition... celle d'oublier ma mésaventure de cette nuit.

AMÉLIE. Grâce ! encore une fois. Voulez-vous donc me voir mourir de douleur à vos pieds !

RAIMBAULT, *tirant sa montre*. Deux heures ! (*Allant vers la fenêtre*). Je sors en amant favorisé... avec toutes les précautions usitées en semblables circonstances..... Réfléchissez, madame : la nuit, dit-on, porte conseil. (*Il sort par la fenêtre*). Demain j'attends les vingt mille francs.

AMÉLIE. Au nom du ciel ! écoutez-moi... Il ne m'entend plus...Ah ! malheureuse, malheureuse ! Mais qui donc me sauvera de l'infamie? qui donc préservera mon mari, ses enfants des atteintes de ce monstre ?

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

AMÉLIE, DUVERNAY, CÉLINE.

DUVERNAY. Moi ! madame, moi.

AMÉLIE. Charles ! ! ! oh ! malheur, malheur !

. . . .

et vous étiez là?... et vous avez entendu, vous avez compris?

DUVERNAY. Rien, madame, si ce n'est que le devoir d'un fils est de sauver l'honneur de sa mère outragée ; et, je le jure, je vous sauverai, ma mère.....

CÉLINE, *à la porte*. Oh ! non, ce sera moi....

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

(Le cabinet de Raimbault, portes à droite, à gauche et dans le fond. Au lever du rideau, Raimbault est assis devant une table couverte de papiers. Il est en robe de chambre. — Georges, toujours revêtu de sa livrée, s'étend dans un fauteuil à la Voltaire; il tient un journal à la main.)

SCÈNE I.

RAIMBAULT, GEORGES.

RAIMBAULT, *jetant sa plume avec dépit*. Décidément, je ne puis travailler ce matin... Malgré moi, une inquiétude vague, et dont je ne puis comprendre la cause, s'est emparée de mon esprit... C'est à n'y pas tenir.

GEORGES. Je pourrais... t'expliquer les motifs de cette inquiétude...

RAIMBAULT. Oh! tu vas me parler de cet avocat.. de ses projets de poursuites.... de ma cousine... de la possibilité d'être reconnu; que sais-je? Tu deviens assommant...

GEORGES. Eh! eh! l'affaire mérite bien la peine d'y songer un peu... et j'y songe... beaucoup même...

RAIMBAULT. Poltron! ce n'est pas là ce qui me tourmente. A la première attaque sérieuse, des chevaux de poste m'auront bientôt mis hors de la portée de ce beau parleur... Ma fortune n'est-elle pas en portefeuille?

GEORGES. Des chevaux de poste m'auront bientôt mis... ma fortune en portefeuille... décidément, il faut renoncer à cette manière de t'exprimer... elle est ridicule en diable; ne peux-tu donc parler au pluriel, et dire notre fortune, etc.... En vérité, je ne te comprends plus.

RAIMBAULT. Eh bien! soit, notre fortune... Que veux-tu, l'habitude.

GEORGES. Oui... l'habitude de... (*Il fait le signe de prendre.*) C'est une seconde nature... Mais, que veux-tu, ça me contrarie. Pour en revenir aux chevaux de poste, je pense qu'il serait prudent d'en faire usage sans plus attendre.

RAIMBAULT. Nous arrêter en si beau chemin? lorsque dans un an... au plus, je suis... nous sommes millionnaires.

GEORGES. La chose est possible... mais il se pourrait aussi que dans vingt-quatre heures, le voyage s'effectuât sur la route de Brest ..ou sur celle qui conduit à Toulon.

RAIMBAULT, *avec colère*. Georges!!

GEORGES. Oh! pas d'emportement... sois philosophe. Prends modèle sur moi... J'ai peur... c'est vrai, mais je suis calme... écoute-moi donc... Depuis le jour où je t'aidai à substituer ton nom à celui de ta cousine, dans ce fameux testament, nous ne nous sommes pas quittés. La journée faite, déposant la livrée pour la redingote à la propriétaire, j'eus le loisir d'aller faire la poule dans tel ou tel estaminet de mon choix... Oh! tu ne m'as jamais contrarié en rien, je le sais; mais, je te l'ai dit hier, et je te le redis ce matin, ces avantages ne peuvent balancer les inquiétudes qui me pourchassent.... Eh! que veux-tu? on se fait vieux... on se sent un certain besoin de repos...

RAIMBAULT. Mais où veux-tu en venir!

GEORGES. La chose est simple, et se voit tous les jours. Nous sommes associés, je désire me retirer des affaires .. Tu veux les continuer, ce à quoi je ne m'oppose nullement... je te cède le fonds pour rien... donne-moi ma part des bénéfices, et bonne chance...

RAIMBAULT. Allons, tu es fou...

GEORGES. La raison de commerce restera la même, nous ne ferons pas de circulaire pour annoncer la dissolution de la société. Ainsi tu n'y perdras rien.

RAIMBAULT. Tu me fais pitié.

GEORGES. Tu y gagneras un correspondant à l'étranger.

RAIMBAULT. En vérité, je ne te reconnais plus. Donne-moi au moins le temps de réaliser mes actions des mines.

GEORGES. Tu me fais rire avec tes mines... Elles sont éventées, mon cher... Non, mille fois non, je ne vis plus, je ne dors plus... je mange encore, mais fort peu; ce qui me détériore en diable. Ainsi rompons .. cet avocat me trotte d'une manière fort désagréable dans l'esprit.

RAIMBAULT. Et si sur cette reconnaissance, que tu crains tant, je fondais mes plus belles espérances de fortune?...

GEORGES. A mon tour je te dirais:... Tu es fou...

RAIMBAULT. Suis bien mon raisonnement. Si tes craintes sont fondées, si je suis reconnu, j'ai l'air de me repentir, et pour tout concilier, j'épouse Anna, qui, par suite de l'adoption de M. Maurice, sera très-riche. M. Maurice y consentira... Si, au contraire, on me laisse mon nom de Raimbault, je la demande à son pere adoptif, et l'épouse sous ce nom de Raimbault, ce qui revient au même. Tu vois bien que de toutes manières tes craintes sont puériles, et que tu n'as aucun motif pour vouloir que je te remette, dès aujourd'hui, une somme qui m'empêcherait de donner cours à mes opérations de Bourse, somme qu'en un jour je puis réaliser, si le cas l'exigeait.

GEORGES. Très-bien... Parfait; et je t'admire... mais je n'en demande pas moins la dissolution de la société... Que veux-tu? Je suis décidément atteint d'une maladie dont on ne guérit pas... la peur.

RAIMBAULT. Oui, le mal de la peur... Sot... (*Coup de sonnette.*) On sonne.

GEORGES. J'ai fort bien entendu... Que décides-tu?

RAIMBAULT. Encore une fois, on sonne : faudra-t-il que moi-même...

GEORGES. Voyez le grand mal... Tu connais mon *ultimatum* : quel est le tien?

RAIMBAULT. Eh bien! puisqu'il le faut, ce soir tu seras libre.

GEORGES. A cette condition, je reprends la livrée.

(*Il va ouvrir.*)

RAIMBAULT. Oh! oui, ce soir, maître sot, vous aurez de mes nouvelles; je saurai bien trouver le moyen de me débarrasser de vous.

GEORGES, *rentrant et à voix basse.* L'avocat Maurice!... faut-il ouvrir?

RAIMBAULT. Lui!!... Fais entrer. (*Georges sort.*) ... Maurice! Que peut-il me vouloir?... Allons, de l'audace...

GEORGES, *annonçant.* Monsieur Maurice... (*A part.*) Je vais tout disposer pour mon départ.

SCÈNE II.

MAURICE, RAIMBAULT.

RAIMBAULT, *avec aisance.* Soyez le bienvenu, monsieur... A l'instant même je me disposais à vous écrire... Nous nous sommes quittés il y a peu d'heures, et cependant j'ai à vous transmettre quelques renseignements... je les dois à un de mes clients, homme fort répandu et dont la connaissance est précieuse en semblable circonstance.

MAURICE. C'est trop de complaisance, en vérité.

RAIMBAULT. Y pensez-vous? Ce sont de ces services qu'entre honnêtes gens on se doit. J'aurais désiré que ces renseignements fussent de nature plus favorable à vos projets.

MAURICE, *à part.* Le fourbe! (*Haut.*) Je n'en serai pas moins reconnaissant, je vous le jure.

RAIMBAULT. Il paraît que votre homme... votre M. Dupont... Simon.

MAURICE. Dumont...

RAIMBAULT. Ah! oui, Dumont... J'avais oublié ce nom. Eh bien!... il semblerait, dis-je, que ce Dumont serait effectivement rentré en France sous un nom supposé; mais que, loin d'avoir fait fortune... comme vous le présumiez... il serait, au contraire, dans un état voisin de la misère.

MAURICE, *le regardant et avec calme.* Ah!... vous croyez?... Eh bien! mon cher monsieur, votre renseignement est inexact...

RAIMBAULT. Cependant...

MAURICE. Veuillez continuer.

RAIMBAULT, *après s'être regardé.* Il habitait... toujours d'après mon client... il habiterait, dis-je, une petite ville du Midi.

MAURICE. Votre client n'a pas le sens commun et vous a fait un conte de bonne femme... Je sais où est Dumond.

RAIMBAULT. Il se pourrait? (*A part.*) Ah! diable!

MAURICE, *à part.* C'est lui... (*Haut.*) Quand je dis que je sais où il est... je veux dire que je crois connaître le lieu de sa retraite. Et, comme je vous sais fort habile en affaires et surtout homme de bons conseils... je suis venu prendre les vôtres... Voyons, dites-moi ce que je dois faire dans cette circonstance.

RAIMBAULT, *avec embarras.* Cette confiance m'honore... (*A part.*) Où veut-il en venir?...

MAURICE. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je crois tenir mon homme... surtout lorsque certain document, que j'attends aujourd'hui même de Lyon, me sera parvenu...

RAIMBAULT. Ah!

MAURICE. J'en suis certain... Eh bien! le croirez-vous... ce résultat que j'appelais, que je désirais de toutes les puissances de mon âme, ce résultat auquel, si je l'obtiens, j'aurai travaillé pendant dix années... eh bien! j'en redoute les conséquences...

RAIMBAULT. Se pourrait-il?

MAURICE. Je suis avocat, monsieur, et je hais les procès... Cela vous surprend... Un procès criminel... c'est une honte pour une famille; et le nom que porte ma pupille n'en serait-il pas entaché?... Les fautes sont personnelles, me direz-vous... mais, mon Dieu!... si nous ne partageons les préjugés de ce monde, sachons au moins les respecter. En un mot, le retentissement qu'aura cette malheureuse affaire doit nuire à l'établissement de mon enfant... voilà mon inquiétude.

RAIMBAULT, *à part.* Il me rassure. (*Haut.*) En effet...

MAURICE. Ne pensez-vous pas que, si, à l'aide d'une transaction amiable... Dumond consentait à restituer.

RAIMBAULT, *vivement.* Il n'acceptera pas.

MAURICE. Ah!... vous croyez... Cependant, à sa place, lorsqu'il s'agit d'une condamnation...

RAIMBAULT. Eh! monsieur, à sa place, je vous demanderais l'exhibition de ces preuves dont vous parlez et que vous ne possédez pas... je vous dirais... je ne suis pas ce Dumont que vous cherchez; et, en admettant que vous parveniez à prouver que tel est mon véritable nom...

MAURICE. Eh bien?

RAIMBAULT. Eh bien! je nierais formellement avoir commis le crime qu'il vous prend fantaisie de m'imputer... Voilà, monsieur... voilà ce que je ferais.

MAURICE, *à part.* Le misérable! (*Haut et avec calme.*) C'est ainsi que vous agiriez?... Eh bien! franchement, vous auriez tort.

RAIMBAULT. Peut-être... (*Riant.*) Mais, tenez... puisque, tout en plaidant, nous en sommes venus à jeter, sans nous en douter, les bases d'une transaction, il me semble qu'il y aurait moyen de concilier tous les intérêts... vous voyez que je m'identifie avec le personnage...

MAURICE. C'est une justice à vous rendre...

RAIMBAULT. La chose est simple, et je suis

dans l'étonnement de me voir obligé de vous y faire penser... Mais, parbleu! un mariage.

MAURICE, *avec indignation*. Un mariage!!... Oh! assez, assez, monsieur; ce dernier trait vous peint admirablement.

RAIMBAULT. Qu'avez-vous donc?

MAURICE. Ce que j'ai!... j'ai, monsieur, que ce cynisme que vous affectez de montrer me fait horreur; j'ai que cette indifférence que vous feignez d'avoir, lorsqu'intérieurement vous êtes rongé d'inquiétude, ne vous sauvera pas; j'ai enfin que le temps est venu où je dois vous dire : Adolphe Dumont, il te faut enfin rendre compte aujourd'hui de ta conduite passée!

RAIMBAULT. Taisez-vous, taisez-vous... C'est la mort de l'un de nous que vous venez de prononcer.

MAURICE. Me battre avec vous... vous me faites pitié.

RAIMBAULT. Oui, vous avez raison... on ne se bat pas avec un insensé... car, à vos paroles d'insulte, je répondrai avec audace et devant tous : Pitié pour cet homme... car cet homme est fou.

MAURICE. Infâme!... Oh! je saurai bien te contraindre à un aveu.

RAIMBAULT. Vous êtes chez moi, monsieur.

MAURICE. C'est me dire que je dois en sortir.

RAIMBAULT. Hâtez-vous, je vous en prie.

(Dans ce moment Georges paraît à une porte de côté à laquelle Raimbault tourne le dos.)

MAURICE. Oui... je sortirai... mais pour bientôt revenir, monsieur Adolphe Dumont.

(Mouvement de Georges. Maurice sort.)

SCÈNE III.

RAIMBAULT, GEORGES.

(Raimbault s'assied, Georges vient s'appuyer sur le dos de son fauteuil et sans être vu de lui.)

RAIMBAULT, *se croyant seul*. Enfin!... Oh! il était temps... ma colère n'avait plus de bornes... Reconnu!!... Oh! mais, reposez-vous sur moi, monsieur l'avocat; vous ne me tenez pas encore... Cette proposition que vous êtes venu si poliment me faire me démontre clairement que vous n'avez que des allégations, et non des preuves à mettre en avant... L'imprudent... me refuser la main de cette petite fille... lorsque tout était ainsi terminé... Mais vous ne savez donc pas de quoi je suis capable... Ah! vous voulez me voir quitter la France.. Eh bien! vous serez satisfait... Quant à une restitution, c'est autre chose, n'y comptez pas.

GEORGES. Bien parlé!...

RAIMBAULT. Ah! tu étais là, toi?

GEORGES. Comme tu le vois... et de plus, j'ai tout entendu, monsieur Adolphe Dumont... Tu dois maintenant, plus que jamais, juger de l'opportunité de mes conseils .. Que le diable m'emporte si je ne suis devin...

RAIMBAULT. Oui... tes avis étaient bons, et j'espère bien en profiter. Partir... quitter Paris... et c'est à cette famille Morin que je dois cette position... Oh! il me faut une vengeance, et je l'aurai... mais comment?... Oh! les femmes, les femmes, partout leur rencontre m'a été funeste

GEORGES. Exactement comme à moi.

RAIMBAULT, *avec mépris*. Toi!..

GEORGES. Pourquoi pas?... du petit au grand, mon cher : il n'est pas une des soubrettes que tu m'as autorisé à courtiser qui ne m'ait trompé indignement.. aussi, je me suis vengé... en empruntant à toutes un souvenir...

RAIMBAULT, *à lui*. Que faire?...

GEORGES Ah! sot que je suis... à propos de femme, moi qui oublie qu'il y a là, dans l'antichambre, une dame qui veut te parler.

RAIMBAULT. Eh! au diable les clients...

GEORGES Soit... mais les clientes?... (*Voyant qu'il n'obtient pas de réponse*.) Alors je vais congédier madame Duvernay...

RAIMBAULT, *vivement*. Madame Duvernay! Quoi! ce serait?

GEORGES, *voulant sortir*. Elle-même...

RAIMBAULT. Attends... Céline ici... chez moi...

. . . .

Oh! je tiens ma vengeance! Et si elle me résiste, que ce soit elle qui remette ces lettres. (*Il va au secrétaire, prend un paquet de lettres et écrit sur l'adresse. En écrivant*.) Tu vas faire entrer cette dame et la prieras d'attendre un moment ici; ensuite tu feras porter ce billet en toute hâte à son adresse. Si l'homme auquel je fais appel se présente, qu'il n'entre qu'après que j'aurai sonné... (*A lui*.) Ah! monsieur Duvernay, de votre liaison avec ce Maurice me viennent mes ennuis... vous en serez puni; car, en quittant la France, je vous laisserai, à vous et à votre famille, du bonheur pour toute votre vie... (*A Georges qui est resté*.) Encore là!...

GEORGES. A quand le départ?

RAIMBAULT. Maudit poltron... pour ce soir.

GEORGES. C'est convenu... je fais ta commission, et je reviens préparer nos malles.

(Il sort.)

RAIMBAULT. Et maintenant mettons à profit le peu de temps qui me reste.

(Il sort à droite, Georges et Céline entrent par le fond.)

SCÈNE IV.

GEORGES, CÉLINE.

GEORGES. Veuillez prendre la peine de vous asseoir, madame : mon maître est à vous dans un instant.

CÉLINE. Merci, mon ami; j'attendrai.

GEORGES, *à part*. Son ami... Pauvre femme! quand elle apprendra... Je voudrais déjà être à

la frontière. (*A Céline en sortant.*) Monsieur vient à l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CÉLINE, seule.

Me voila donc chez cet homme... chez cet homme pour qui rien au monde n'est sacré... J'ai osé tenter cette démarche qui, malgré moi, me fait trembler... mais il le fallait... Venez-moi en aide, mon Dieu! et permettez que je réussisse avant que mon mari puisse mettre à exécution son projet. (*Voyant Raimbault.*) Lui! Allons, du courage...

SCÈNE VI.

RAIMBAULT, CÉLINE.

RAIMBAULT. Eh! quoi! c'est vous, madame... devais-je m'attendre à tant de bonheur?...

CÉLINE, *à part.* Inspirez-moi, mon Dieu! *Haut et avec un dépit feint mêlé de coquetterie.*) Vous avouerez, monsieur, qu après avoir sollicité de moi une entrevue .. ce qui pouvait gravement me compromettre, j'ai dù trouver singulier... inconvenant même, de vous voir manquer au rendez-vous que vous n'avez pas craint de m'assigner.

RAIMBAULT. Est-il possible! je serais assez heureux... mais cependant je vous jure.

CÉLINE... Il est vrai de dire que, retenue au salon plus tard que je devais le penser, je ne suis rentrée chez moi qu'après l'heure indiquée, mais monsieur n'a probablement pas cru devoir attendre.....

RAIMBAULT. Oh! mais ces reproches me rendront fou de bonheur... Si vous saviez, si vous pouviez comprendre combien peu ....

CÉLINE. Ils sont mérités.

RAIMBAULT. Croyez qu'un obstacle insurmontable.

CÉLINE. Un obstacle! devait-il en exister pour vous, lorsqu'il s'agissait de me rendre la tranquillité que vous veniez de me ravir quelques heures auparavant, lorsqu'il s'agissait, dis-je, de l'honneur de mon pere .... de votre meilleur ami?..

RAIMBAULT, *à part.* Je ne sais plus que croire maintenant. (*Haut*). Eh bien! oui, j'avoue mes torts; mais, de grâce, madame, cessez ce persiflage qui vous va à ravir, mais qui me désespère, et daignez me pardonner.

CÉLINE. Vous pardonner!...

RAIMBAULT. Oui, charmante Céline... pardonnez-moi de vous avoir ainsi alarmée...pardonnez-moi, car, il faut enfin l'avouer, cette entrevue, sollicitée avec tant d'ardeur..... d'audace peut-être; eh bien! elle n'avait d'autre but que celui de vous déclarer mon amour.

CÉLINE. Monsieur! vous oubliez!

RAIMBAULT. Que vous appartenez à un autre. Eh! que m'importe! je n'écoute que mon amour, que mon amour, qui est mille fois plus fort que ma raison... Oui, par lui, je me sens capable de tout, des plus grands sacrifices, ou de l'action la plus basse, de tout, vous dis-je; et, si vous le méprisiez, cet amour... alors, dussé-je me perdre ainsi que vous...

CÉLINE. Grand Dieu!

RAIMBAULT. Oh! rassurez-vous... je suis un fou, un insensé que la passion égare... Oh! mais c'est que je vous aime tant, voyez-vous... c'est que cette passion est si violente... oui, vous êtes mon seul bien, mon unique amour... vous voir, c'est le bonheur, vous posséder, tel est mon vœu le plus ardent...

CÉLINE. Assez, monsieur, assez. (*A part.*) Qu'ai-je fait, mon Dieu!...

RAIMBAULT. Céline... au nom de cet amour si tendre, entends-moi.

CÉLINE. C'en est trop... Éloignez-vous, monsieur, éloignez-vous!...

RAIMBAULT. Au nom du ciel, écoutez-moi.

CÉLINE. Encore une fois, éloignez-vous... vous me faites horreur!

RAIMBAULT. Vous me repoussez... eh bien! soit!... Mais vous avez donc oublié ce que je vous ai dit? Vous ignorez donc que d'un mot je puis faire votre malheur à tous en portant le trouble, le déshonneur dans votre famille?

CÉLINE. Mensonge!... Voulez-vous donc encore ajouter à mon mépris?

RAIMBAULT. Eh bien! puisqu'il faut employer la violence ..

DUVERNAY, *en dehors.* J'entrerai, vous dis-je, j'entrerai malgré vous!

CÉLINE. Ciel!

RAIMBAULT, *à part.* Duvernay! malédiction, je ne l'attendais pas sitôt.

CÉLINE. Cette voix que je viens d'entendre... c'est celle de mon mari!... Mais s'il me voit ici, je suis perdue, monsieur.

RAIMBAULT. Un mot, madame, et votre esclave obéit.

CÉLINE. Oh! taisez-vous, monsieur, taisez-vous!

RAIMBAULT. Tant de cruauté... (*A part.*) Eh bien! c'est une idée de l'enfer, mais elle l'aura voulu.

DUVERNAY, *toujours en dehors.* Encore une fois, j'entrerai.

CÉLINE. S'il vous reste quelques sentiments d'honneur, sauvez-moi, monsieur.

RAIMBAULT. Vous l'exigez... j'obéis, madame... mais d'après ce qui s'est passé entre nous, d'après votre cruel dédain, je dois renoncer au bonheur de vous voir, je dois renoncer à fréquenter votre famille... je ne m'en consolerai jamais, mais il le faut. Soyez donc assez bonne pour remettre à votre père ces papiers, qui re-

gient définitivement nos comptes. (*Il lui donne le paquet de lettres.*)

CÉLINE, *avec inquiétude*. Donnez, monsieur, donnez...

RAIMBAULT, *ouvrant la porte d'un cabinet* Là, vous serez en sûreté... Adieu, madame, adieu pour jamais! (*Elle entre dans le cabinet. Raimbault sonne.*) Avant de nous séparer, je veux, monsieur Duvernay, vous faire un présent qui vous sera funeste, et ce présent ce sera le doute et la jalousie.

SCÈNE VII.

RAIMBAULT, DUVERNAY, une boite de pistolets à la main.

DUVERNAY. C'est fort heureux...

RAIMBAULT. Je vous attendais, monsieur.

DUVERNAY, *regardant de tous côtés*. J'en douterais, si je n'avais rencontré votre messager... à double titre, vous pouviez compter sur ma visite. (*Il dépose sa boîte sur une table.*) Mais avant de vous expliquer sur les motifs qui ont déterminé de votre part cette mission, écoutez-moi.

RAIMBAULT. Ce ton... cette manière de vous présenter en employant presque la violence...

DUVERNAY. Ce ton convient parfaitement à la circonstance, vous en conviendrez vous-même.

RAIMBAULT. Expliquez-vous.

DUVERNAY. Grand merci... voici le fait, j'irai droit au but. A la suite du bal que donnait mon beau-pere, un homme s'est introduit chez moi cette nuit

RAIMBAULT. Ah!

DUVERNAY. Et cet homme, c'est vous!

RAIMBAULT. Moi!!

DUVERNAY. Oui, vous... En agissant ainsi, quel était votre but?... Ou celui de voler...

RAIMBAULT. Monsieur!

DUVERNAY. Oh! point d'interruption. Vous vous êtes introduit chez moi... je vous ai vu... (*Mouvement de joie de la part de Raimbault*) et cela dans le but de voler... ou parce que vous vous y étiez ménagé un rendez-vous d'amour... Admettant cette dernière supposition, je suis venu vous demander raison de votre conduite.

RAIMBAULT. Si vous m'avez vu, vous savez alors la personne que je cherchais.

DUVERNAY. Oui... Mais, avant de nous battre, comme dans ce combat l'un de nous deux doit succomber, et que je veux bien vous supposer encore assez homme d'honneur pour ne point chercher à compromettre une femme que... vous dites avoir aimée, vous allez brûler à l'instant même, et devant moi, les lettres qui vous furent adressées jadis par mademoiselle Amélie Darbelle, aujourd'hui madame Morin. Est-ce clair?

RAIMBAULT. Parfaitement. (*A part.*) Il sait tout, à mon tour maintenant. (*Haut, et feignant une grande surprise.*) Mademoiselle Amélie... madame Morin... d'honneur, monsieur, je comprends le sentiment qui vous anime. Cependant le motif qui vous a conduit ici est moins grave que je l'aurais cru d'abord. Oui, j'avais supposé, j'avais pensé (*Il regarde du côté du cabinet avec intention*) qu'une injure personnelle devait, avant toute autre considération...

DUVERNAY. Je vous ai fait connaître, monsieur, ce que j'exige de vous avant de venger cette injure à laquelle vous faites allusion... Répondez-moi.

RAIMBAULT. Vous le voulez... soit... Je vous dirai donc que ces lettres ne sont plus en ma possession.

DUVERNAY. Malheureux!...

RAIMBAULT. Oh! j'ai tenu ma promesse... je suis esclave de ma parole. J'ajouterai un conseil. Croyez-moi, avant de vous faire le chevalier des belles, vous feriez mieux, mettant de côté un vain prétexte, d'ouvrir les yeux sur la condoite de celle...

DUVERNAY. Insolent!... (*Prenant ses pistolets.*) Oh! que ce soit entre nous un duel à mort.

RAIMBAULT. Allons donc... oui, un duel à mort, car ce duel, je le désire autant que tu peux le vouloir, Duvernay, toi que j'ai constamment rencontré sur mon passage... toi pour qui j'ai toujours eu l'aversion la plus vive et la plus profonde... par cela seul que tu es l'époux d'une femme que j'aime et que je voulais te ravir... tu l'as dit, entre nous ce doit être un duel à mort; mais un mot avant, et dans l'instant le sort décidera entre nous qui doit vivre ou mourir. Ecoute donc. A ce duel il faut un motif plus plausible que cette rencontre de cette nuit; or, ce motif, je veux te le fournir... je veux que le monde entier puisse dire : L'un de ces deux hommes devait mourir de la main de l'autre; et tu l'apprécieras, ce motif, lorsque tu auras vu quelle est la personne qui se cache dans ce cabinet.

(Duvernay fait un pas vers le cabinet. Céline se présente à la porte.)

DUVERNAY. Céline!!

SCÈNE VIII.

CÉLINE, RAIMBAULT, DUVERNAY.

CÉLINE, *sur la porte*. Monsieur Raimbault, vous êtes un lâche!...

DUVERNAY, *donnant un des pistolets à Raimbault*. C'est ici même que nous nous battrons, monsieur... Allons, éloignez-vous, et tirons ensemble.

(Raimbault prend le pistolet et s'éloigne vers la porte du fond.)

CÉLINE. Charles!... au nom du ciel, écoutez-moi.

DUVERNAY. Arrière, madame... arrière !

CÉLINE. Je vous en supplie... Oh ! mais c'est horrible, voulez-vous donc me voir mourir?

DUVERNAY. Eloignez-vous, vous dis-je.

RAIMBAULT. Je vous attends, monsieur.

DUVERNAY. Voulez-vous donc, après m'avoir déshonoré, me faire passer pour un lâche?

CÉLINE. Eh bien ! puisque vous voulez que le même coup nous frappe, car cet homme vous tuera... sachez au moins ce que je suis venue faire ici... et que Dieu nous juge.

(Elle lui montre toutes les lettres ouvertes.)

DUVERNAY. Quoi ! ces lettres... et cette enveloppe, cette suscription !... infamie !... oh ! je comprends tout maintenant. .

RAIMBAULT, *à part*. Malédiction !! (*Haut*) Vous abusez terriblement de ma patience, monsieur.

DUVERNAY. Oh ! oui, tu as raison ; et si Dieu est juste, tu dois payer de ta vie tant de perfidie.

CÉLINE. Grand Dieu ! !

(Ils sont prêts à se battre.)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MAURICE, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE, *arrêtant Raimbault au moment où il vise Duvernay*. Malheureux ! voulez-vous ajouter un crime à ceux dont vous avez déjà à rendre compte?

RAIMBAULT, *à part*. Maurice! (*Il cache le pistolet dans une de ses poches. Avec sang-froid, haut.*) Que voulez-vous, monsieur, et qui vous amène en ces lieux?

LE COMMISSAIRE. M. Adolphe Dumont, il faut me suivre.

(Surprise de Céline et de Duvernay.)

RAIMBAULT. Il y a ici une erreur grave, monsieur; je ne suis pas l'homme que vous venez de nommer.

LE COMMISSAIRE. Quoi ! malgré cet écrit, malgré l'arrestation de votre complice, qui a tout avoué, vous voudriez persister à nier?

RAIMBAULT. (*Il regarde la lettre, puis se remet.*) Malgré cet écrit.

LE COMMISSAIRE, *à Maurice*. Agissez donc, monsieur, puisque l'ordre de M. le procureur du roi m'enjoint d'être témoin de l'épreuve qu'il vous autorise de tenter. (*A Raimbault.*) Quant à vous, monsieur, je vous ordonne, au nom de la loi, de garder le plus profond silence, quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez.

RAIMBAULT, *à part*. Que veulent-ils faire?

(Maurice, sur les premières paroles du commissaire, s'est éloigné; il rentre bientôt avec Anna, qui donne le bras à Marie et à M. Morin. Anna a un bandeau sur les yeux. A son entrée il se fait un mouvement général de surprise.)

RAIMBAULT, *à part*. Oh ! je comprends maintenant.

(Il veut parler au commissaire; celui-ci lui impose silence du geste.)

MARIE. Venez, mademoiselle...

MORIN, *à lui*. Je ne suis pas fâché de savoir si mon gendre a réussi à lui rendre la vue... j'aime les surprises, moi... Mais quel est ce monsieur?... oh ! un ami sans doute.

(Il fait des signes d'amitié à Raimbault.)

ANNA. Enfin, nous sommes chez Céline.

MORIN. Que dit-elle donc? mais non.

(On lui impose silence.)

ANNA. Si vous saviez combien j'ai désir de la voir... Elle doit être bien belle... Elle est si bonne... Vous êtes là, n'est-il pas vrai, monsieur Morin?

MORIN. Oui, sans doute, mademoiselle. (*A part.*) Je n'y comprends rien ; mais c'est égal, attendons la surprise.

ANNA. Pourquoi mon bon ami nous a-t-il quittés?

MARIE. Rassurez-vous, mademoiselle, nous sommes arrivées. Vous allez voir madame Duvernay, car je l'entends.

(Le commissaire dit un mot bas à l'oreille de Céline qui s'avance aussitôt vers Anna.)

CÉLINE. Chère Anna, c'est vous...

ANNA. Céline... Oh ! je suis bien heureuse, allez, j'y vois... Oui, oh ! c'est incroyable, et cependant c'est la vérité. J'ai vu mon bon ami, Marie, M. Duvernay; que ne lui dois-je pas !.. Combien vous devez l'aimer, l'admirer, lui qui a tant de talent !.. j'ai vu tout le monde, excepté votre bon père et vous.

CÉLINE. Chère enfant !

ANNA. Mais je veux vous voir aussi, ma bonne Céline, vous que j'aime tant, à qui j'ai tant de choses à dire, je veux vous voir, malgré la défense de votre mari. Écoutez, je vais ôter un moment ce bandeau... rien qu'un moment, le temps de vous apercevoir, et vos traits se graveront là pour la vie. M Duvernay n'en saura rien ; allons, ma bonne Marie, aidez-moi.

RAIMBAULT, *à part*. Malédiction ! Que va-t-il se passer?... Et ce Georges qui a été assez lâche ..

ANNA, *qui a entendu d'une manière confuse*. Céline, vous n'êtes pas seule?

CÉLINE, *sur un geste de Maurice*. Eh ! bien, puisqu'il faut vous le dire, il y a près de nous une autre personne... un ami... qui vous porte beaucoup d'intérêt

ANNA. Mais qui donc?

CÉLINE. Monsieur Raimbault.

ANNA, *troublée*. Monsieur Raimbault ! Marie... Marie, conduisez-moi... (*Dans ce moment Anna se trouve vis-à-vis de Raimbault. Maurice passe vivement derrière elle et détache le bandeau.*) Ah !... la lumière... Dieu ! quelle vive clarté... J'y vois, j'y vois. . Oh ! oui .. Céline,